

CONVOQUER LA TRANSVERSALITE

L'architecte au service d'une écoconstruction des lieux habités



J'étais une poète. L'école a modifié le langage et confisqué les images.

Lors de la première intervention en amphithéâtre qui marquera le démarrage de mes études d'architecture, on nous montre une première image : une photographie de maison traditionnelle à façade symétrique, toiture à deux pans et cheminée, celle de nos dessins d'enfants. À la seconde image, le visage du professeur s'anime, fier par avance de la nouvelle réalité dans laquelle il va enfin plonger cette bande d'étudiants incultes mais bientôt acculturés : « Voici ce qu'est l'architecture : voici votre nouvelle référence, ceci est la Villa Savoye ».

Premier jour, deux images : début d'une longue fausse route.

J'ai regardé autour de moi pour sonder la réaction de mes camarades. Au regard de l'approbation générale, d'abord, je me suis inquiétée de l'effet de répulsion qu'a produit sur moi la découverte de cette « machine à habiter », icône de l'architecture moderne. Bonne cliente du système scolaire et de ses effets aliénants, très vite, je me suis conformée ; il allait non seulement falloir modifier ses goûts, sa culture et ses intuitions pour appartenir à la famille des architectes, mais il allait falloir aussi faire campagne auprès de ses proches, de ses futurs clients et mener la croisade du « bon goût ».

C'est sous le signe de cette première approche que ce sont déroulées mes études, et mes premières années de pratique professionnelle. Formalisme et cinématographie. La Villa Savoye, au-delà des principes structurels et de matérialité novateurs qu'elle met en œuvre, intègre le concept de la balade architecturale. Au fur et à mesure de son déplacement dans la maison, l'habitant, alors converti en spectateur, est invité à créer un lien avec l'environnement extérieur mouvant par une succession de séquences, à l'image d'un scénario cinématographique. La scénarisation de l'acte d'habiter est un outil qui m'a été enseigné et que j'ai conservé de mes années d'enseignement. Penser les étapes, de l'extérieur à l'intérieur, en passant par le seuil, est une première manière d'intégrer l'homme dans la conception de son habitat.

Or à la différence du scénario cinématographique, l'acte d'habiter n'est pas linéaire, contenu ni fictif. Habiter est un acte, il ne s'agit pas de consommer un espace dans lequel le mouvement est scénarisé, dictant des déplacements les uns à la suite des autres dans un ordre précis.

Mon parcours professionnel, d'une dizaine d'années et des poussières, mêle une pratique architecturale en agence pendant quatre ans, puis en indépendante depuis cinq ans, mais aussi un parcours de formation en architecture et aux métiers d'arts (ENSAAMA Olivier de Serre, Paris 15^e). La pratique de la sculpture appliquée aux matériaux de synthèse m'a permis d'exercer en tant que plasticienne par intermittence, jusqu'à l'obtention de mon habilitation à la maîtrise d'œuvre en nom propre (ENSAAPLV, Paris 19^e).

Si j'évoque mon parcours, c'est que la pratique de la sculpture, impliquant la manipulation de l'espace et du volume à une échelle propre, ainsi que le rapport direct à la matière, sont constitutifs de la singularité de ma pratique du projet architectural ainsi que des interrogations qui m'ont menées à suivre cette formation.

J'exerce aujourd'hui en indépendante, installée depuis trois ans en Bourgogne après dix-huit années parisiennes. Au-delà de la montagne de responsabilités liées à l'acte constructif de notre profession, la question de la responsabilité de notre positionnement face à l'empreinte écologique d'un projet est centrale. Comment se positionner dans le grand échiquier des acteurs et contraintes du projet ? Comment réunir nos propres convictions, les désirs du client parfois en contradiction avec ses convictions affichées, les réglementations, les croyances, les constats scientifiques, la politique ?

Depuis le début de mon activité en indépendante j'ai cherché à créer ou à intégrer des lieux de convivialité en vue de réinjecter de la poésie dans mon quotidien.

En 2018, je cofonde un collectif, à Paris, au sein duquel nous serons trois architectes à partager des projets, chacune liée au territoire bourguignon. Nous orientons nos missions sur le travail de l'existant, et pour la promotion de la revitalisation des centres-bourgs en Bourgogne. Durant deux années de développement commun, nous avons travaillé sur des projets d'aménagement d'appartements, des extensions, des surélévations en région parisienne, tout en menant un travail de fond de réponses à des appels d'offre en Bourgogne. À la suite d'un concours en collaboration avec une agence locale, nous remportons un projet de réhabilitation d'une usine en tiers-lieu à Auxerre.

En 2020, je m'installe en Bourgogne. Je rencontre les architectes dijonnais. Accueillants, ils me permettront d'accéder à la commande locale, en réorientant les demandes de particuliers dont le type et l'ampleur de projet ne correspondent pas à leur secteur de marché. En trois ans, je livre deux chantiers d'appartement, trois permis de construire pour des extensions de maison en secteur urbain et rural, divers déplacements, études et faisabilités pour des rénovations ou des réhabilitations qui, pour la majorité, n'aboutiront pas. D'autres sont toujours d'actualité, comme la réhabilitation d'un ancien haut fourneau en tiers-lieu, celle d'une grange à houblon en gîtes et logement, des extensions de maison, la construction d'une maison neuve, ainsi qu'un projet de commande publique, pour la rénovation énergétique et l'aménagement de locaux pour l'école de Pommard. Je persiste dans la rude et fastidieuse course aux appels d'offre. Même si pour l'instant la démarche reste sans résultat, elle n'est pas vaine. Elle me permet de me positionner et d'intégrer peu à peu le paysage local par la constitution et les échanges avec les bureaux d'études, la rencontre des autres architectes et des maîtres d'ouvrages publics *via* les visites de site.

Si quitter la capitale m'effrayait et me donnait l'impression d'une punition vers un horizon rétréci, m'extraire de Paris m'a au contraire permis de m'ouvrir sur le monde : pousser les murs, décroisonner les milieux, ouvrir les espaces pour que puissent circuler les désirs, les échanges, le partage, l'entraide et la créativité dans un environnement fertile.

Au début de l'année 2023, une lassitude m'étreint : l'enchaînement des études qui n'aboutissent pas – lié au contexte de crise – ou dont le contour se rétrécit, le manque de fiabilité de certains clients et, surtout, aucun chantier en deux ans. L'impression de travailler pour rien. Répondre à la demande. Pour une clientèle qui a été réorientée vers moi par les architectes n'ayant pas accédé à leur demande. Des clients qui ne m'ont pas choisie, et des projets que je n'ai pas

désirés non plus. Je me rends compte qu'avec l'angoisse du carnet de commande induite par l'entrepreneuriat, je n'avais jamais encore pris le temps, ni la liberté, de questionner mes propres désirs.

Pourtant, avec le projet de rénovation énergétique pour la commune de Pommard, je propose des mises en œuvre de matériaux locaux et biosourcés (correction thermique en chaux-chanvre, isolation en laine, chanvre...). En parallèle, je vais à la rencontre de la directrice d'Emmaüs à Norgés-la-ville. Cette rencontre me vaudra une commande : repenser les cabanes Emmaüs des déchèteries dijonnaises. Dans le même temps, un projet auquel je participais de manière bénévole depuis deux ans – la rénovation d'une salle d'attente pour l'Assistance publique - Hôpitaux de Paris (AP-HP) – à l'hôpital Tenon à Paris, m'a été confié. Et puis j'ai décidé de suivre la formation *Construire écoresponsable*.

Cette formation est une révélation. Au-delà des nouvelles connaissances techniques transmises, c'est la singularité de chaque intervenant que j'ai perçue, qui les a menés chacun à créer une forme de pratique propre. « Bienvenue au Maquis », nous lance malicieusement Thierry Paquot¹. Son intervention au cours de la formation, par cette délicieuse sensation d'école buissonnière, me permettra de tirer un enseignement essentiel pour la poursuite de ma trajectoire ; l'importance de croire en ses propres intuitions et désirs, bien qu'ils semblent sortir du lot, d'acquiescer une légitimité pour les incarner dans ses nouveaux projets à venir.

La première question qui nous a été posée lors du premier cours de cette formation portait sur nos attentes. J'ai répondu à cette question par une affirmation : « Je veux retrouver de la poésie ». La nouveauté des projets évoqués ci-dessus (Tenon et Emmaüs) tient au fait que ce sont deux projets que j'ai désirés et pour lesquels, de manière réciproque, les clients m'ont sollicitée. Ces deux projets, que je développerai ici par la suite, incluent la participation des usagers et des utilisateurs. J'en suis au même point pour les deux : insister sur la relation à l'utilisateur, creuser la relation avant de produire formellement une esquisse, première image si attendue par le client. Si la piste de résolution formelle est le premier attendu du client, elle est aussi très rassurante pour le concepteur, car ce moment du rendu formel, est rassurant, il contente immédiatement le client. Je suis donc actuellement au démarrage de la conception de ces projets, pour lesquels j'invente et adapte au fur et à mesure ma méthodologie. J'ai l'intuition qu'ici, c'est bien l'analyse, le diagnostic et le dialogue avec les personnes qui fera surgir le projet. Ce qui se traduit par une phase intermédiaire préalable à l'esquisse qui implique immersions, enquêtes, interviews, reportages photographiques. Aussi, une fois que l'intention et la méthodologie du projet sont posées, il m'apparaît essentiel d'être souple pour permettre son évolution, mais surtout de ne pas céder sur son désir : je veux retrouver de la poésie.

La crise qui étreint notre société se manifeste à travers un entrelacement de maux sociaux, démographiques et écologiques, créant une toile inquiétante de défis qui exigent une réflexion et des actions urgentes. L'accroissement démographique, s'il est incontestablement un signe de vitalité, exerce une pression considérable sur les ressources limitées de notre planète. La surpopulation amplifie les demandes en termes de nourriture, d'eau et d'énergie, intensifiant les défis déjà préoccupants liés à la pénurie de ressources. La crise écologique est une ombre grandissante qui plane sur notre avenir. Le bâtiment, responsable de 45% de l'utilisation mondiale des ressources, est une source majeure de préoccupation. Si le bois est une ressource renouvelable excédentaire, la pénurie de sable, l'épuisement imminent du pétrole, et la dépendance à l'énergie nucléaire – qui utilise des quantités considérables d'eau – contribuent à l'épuisement des ressources.

¹ Thierry Paquot est philosophe et professeur retraité de l'institut d'urbanisme de Paris. Spécialiste de l'architecture et de l'urbanisme, il est intervenu au cours de cette formation sur le sujet de l'écoresponsabilité.

Le réchauffement climatique, alimenté par les émissions de gaz à effet de serre provenant de nos activités industrielles et énergétiques, engendre des changements dramatiques sur le climat. Les conséquences, allant des phénomènes météorologiques extrêmes aux migrations massives, se font déjà sentir. La pollution, véritable fléau de notre époque, est responsable de ce qui s'apparente à la sixième extinction de masse, entraînant la disparition de milliers d'espèces chaque année. Elle se manifeste également de manière insidieuse dans la santé humaine, contribuant à huit millions de décès annuels liés à la contamination atmosphérique et hydrique (contre huit millions liés au Covid à titre de comparaison). Au cœur de cette crise réside une tension sociale palpable, alimentée par des inégalités croissantes, des disparités économiques et des fractures culturelles. Des poches de marginalisation et de désespoir émergent, laissant de nombreuses communautés vulnérables et exclues, exacerbant les tensions au sein de nos sociétés.

Face à cette crise multidimensionnelle, une action collective s'impose. Il est essentiel d'adopter des pratiques et des politiques qui réconcilient les besoins de notre société avec les limites de notre environnement. L'architecture porte ici sa part de responsabilité, dans la manière de construire des lieux habitables, afin d'assurer un héritage viable pour les générations futures.

Comme je le disais au début de cette introduction, habiter est un acte. Habiter est un mouvement organique qui intègre une culture, une subjectivité, un rythme propre, les désirs et les sens. Habiter implique des relations entre habitants et entre l'habitant le milieu. Habiter est une action écologique au regard des interrelations qu'elle met en jeu.

En juin 2015, le pape François publie *Laudato si'*, la première encyclique consacrée à l'écologie, qui marquera son pontificat. Prenant le nom de l'invocation de saint François, « Loué sois-tu mon Seigneur », le pape invite à la protection de la terre, « notre maison commune ». La portée spirituelle et le sens universel de cette lettre m'invite à la citer dans le cadre de la définition de l'écologie qu'elle traduit :

« Je ne veux pas poursuivre cette Encyclique sans recourir à un beau modèle capable de nous motiver. J'ai pris son nom comme guide et inspiration au moment de mon élection en tant qu'Évêque de Rome. Je crois que François est l'exemple par excellence de la protection de ce qui est faible et d'une écologie intégrale, vécue avec joie et authenticité. C'est le saint patron de tous ceux qui étudient et travaillent autour de l'écologie, aimé aussi par beaucoup de personnes qui ne sont pas chrétiennes. Il a manifesté une attention particulière envers la création de Dieu ainsi qu'envers les pauvres et les abandonnés. Il aimait et était aimé pour sa joie, pour son généreux engagement et pour son cœur universel. C'était un mystique et un pèlerin qui vivait avec simplicité et dans une merveilleuse harmonie avec Dieu, avec les autres, avec la nature et avec lui-même. En lui, on voit jusqu'à quel point sont inséparables la préoccupation pour la nature, la justice envers les pauvres, l'engagement pour la société et la paix intérieure.

Son témoignage nous montre aussi qu'une écologie intégrale requiert une ouverture à des catégories qui transcendent le langage des mathématiques ou de la biologie, et nous orientent vers l'essence de l'humain. Tout comme cela arrive quand nous tombons amoureux d'une personne, chaque fois qu'il regardait le soleil, la lune ou les animaux même les plus petits, sa réaction était de chanter, en incorporant dans sa louange les autres créatures. Il entrait en communication avec toute la création, et il prêchait même aux fleurs "en les invitant à louer le Seigneur, comme si elles étaient dotées de raison". Sa réaction était bien plus qu'une valorisation intellectuelle ou qu'un calcul économique, parce que pour lui, n'importe quelle créature était une sœur, unie à lui par des liens d'affection. (...) Si nous nous approchons de la nature et de l'environnement sans cette ouverture à l'étonnement et à l'émerveillement, si nous ne parlons plus le langage de la

fraternité et de la beauté dans notre relation avec le monde, nos attitudes seront celles du dominateur, du consommateur ou du pur exploitateur de ressources, incapable de fixer des limites à ses intérêts immédiats. »

L'écoresponsabilité – intitulé de cette formation – implique notre responsabilité en tant qu'acteurs du cadre bâti, dans le fait d'imposer un mode de conception écologique des lieux habités. L'écologie définissant l'ensemble des interrelations entre l'homme et le milieu, une démarche écoresponsable est multidimensionnelle, intégrant l'ensemble des enjeux environnementaux, économiques, et sociaux. Parmi le lot de ses interrelations, il y a celle de l'Homme avec l'Homme, à la base de notre humanité. Et l'action collective est celle qui nous intéresse particulièrement dans le cadre de ce travail, comme réponse hypothétique à la question de l'écoresponsabilité.

Dans ce mémoire j'aborderai, entre autres, les projets de Simone et Lucien Kroll, ainsi que ceux de Patrick Bouchain, tous trois figures d'une architecture qui convoque la participation des acteurs. Comme nous le verrons, ce sont des projets qui ont en commun d'envisager la convivialité comme un outil. Même si l'étymologie du mot convivialité renvoie au repas partagé, je me rapprocherai ici du concept forgé par le philosophe Ivan Illich, qui émerge comme une vision radicale de la vie sociale où l'interaction humaine prime sur la dépendance envers les institutions. Illich, dans son ouvrage *La Convivialité* publié en 1973, propose une réflexion profonde sur la société industrialisée et la nécessité de rétablir des relations plus directes et égalitaires entre les individus. La convivialité, selon Illich, est la capacité d'une société à permettre aux individus de réaliser leurs aspirations et de vivre pleinement, sans être assujettis à des systèmes techniques ou institutionnels aliénants. Il s'agit de favoriser des relations de proximité, d'autonomie et de partage, où les individus peuvent s'épanouir de manière authentique.

L'architecture bâtit le cadre de vie et porte en partie la responsabilité du bien-être de la société. Comment assurer la considération du besoin humain au cœur du projet de lieu de vie, et ce malgré les contraintes économiques et réglementaires dont est issue la production architecturale contemporaine ? Comment bâtir la convivialité ? Quels sont les freins, les outils et les leviers existants pour concevoir des espaces accueillants ? Cette responsabilité doit-elle majoritairement reposer sur l'architecture ?

Après avoir défini et cerné l'étendue historique, les enjeux collectifs et individuels liés à l'acte d'habiter, je tenterai d'apprécier le rôle de l'architecte au cœur de ces projets. Grâce à l'étude de différentes pratiques architecturales participatives au cours du XX^e siècle et leurs héritières contemporaines, je montrerai comment la transversalité se manifeste dans le cadre de ces pratiques. Enfin, j'envisagerai la transversalité comme la base du développement d'une méthode de conception d'un espace concret, l'accueil. Car si la conception d'un espace d'accueil est une réponse architecturale à une donnée programmatique et fonctionnelle, c'est aussi le thème commun des deux projets sur lesquels je travaille et pour lesquels je tente d'élaborer une méthode, enrichie mutuellement par cette formation et le travail d'écriture de ce mémoire.

Car mon objectif, avec ce travail de recherche, est de dresser un portrait sensible et documenté d'une manière d'exercer l'architecture, dans le but d'affiner ma propre trajectoire mais aussi d'offrir plus généralement une vision sur le rôle de l'architecte dans notre société *via* le prisme d'un désir d'une société plus humaine, juste et heureuse.

I. HABITER

Arbre toujours au milieu
De tout ce qui l'entoure
Arbre qui savoure
La voute entière des cieus

Dieu lui va apparaître
Or, pour qu'il soit sûr
Il développe en rond son être
Et lui tend des bras mûrs.

Arbre qui peut être
Pense au-dedans.
Arbre qui se domine
Se donnant lentement
La forme qui élimine
Les hasards du vent !

Poèmes Français,
Rainer Maria Rilke, p.169

a. Habiter, accueillir l'être en mouvement

En conclusion de son ouvrage, *Poétique de l'espace*, le philosophe Gaston Bachelard cite ce poème de Rilke. Il exprime les paradoxes qui construisent la complexité de l'habitat ; la verticalité qui accompagne le mouvement de l'être entre la terre et le ciel, au-delà, et qui à la fois le protège, lui offre un cadre. L'arbre rilkéen illustre l'idée de l'accueil : un mouvement protecteur et à la fois plus vaste que l'être, dans sa relation à ce qui le dépasse : ses racines, un dieu, une intuition. « Ici, le devenir a mille formes, mille feuilles, mais l'être ne subit aucune dispersion », nous dit Bachelard.

Or, accueillir, c'est offrir un abri permanent à la liberté de l'être créatif, en mouvement. À l'image de la peau, l'accueil est l'équilibre entre sa porosité qui permet la liberté de l'être et sa limite protectrice. L'arbre est ici symbole de l'accueil, il est aussi la figure de l'abri originel, étroitement lié à la nature, dicté par les nécessités de la survie.

Les premiers stades de l'habitat humain se développent par l'adaptation aux milieux dans lesquels les individus évoluent, selon les conditions climatiques et géographiques, mais aussi selon les ressources en nourriture à disposition. Au Paléolithique, période marquée par la chasse, la pêche et la cueillette, les humains vivent dans des abris temporaires tels que des grottes naturelles, des formations rocheuses ou des structures rudimentaires construites à partir de branches et de peaux d'animaux. La recherche de nourriture et la mobilité constante caractérisent leurs modes de vie nomade, les poussant à suivre les migrations d'animaux et les cycles saisonniers des plantes comestibles.

Avec l'avènement de l'agriculture au Néolithique, les communautés humaines s'installent de manière plus permanente. Les premiers villages émergent près des sources d'eau, des rivières et des terres arables propices à l'agriculture. Les maisons construites en terre, en bois ou en matériaux locaux, utilisent les ressources naturelles locales disponibles. Les communautés agricoles développent progressivement des compétences architecturales plus avancées, créant des habitations plus élaborées et organisées.

Les premières formes de planification urbaine ont commencé à émerger, avec des espaces dédiés aux activités domestiques, agricoles et artisanales. L'évolution des cultures et des technologies a progressivement conduit à la formation de civilisations plus complexes. Les premières cités-États mésopotamiennes ont vu le jour vers 3500 av. J.-C., marquant le début d'une ère urbaine. L'urbanisation a été stimulée par des facteurs tels que le commerce, la centralisation du pouvoir politique, et la spécialisation des métiers.

b. Habiter ensemble : l'architecture sacrée

Habiter revêt une notion individuelle tout autant que collective. La notion d'accueil, dès lors qu'elle implique plusieurs personnes, nécessite le juste équilibre entre l'espace de liberté individuel et l'espace commun favorisant l'échange.

La hutte de l'ermite est représentative de l'abri solitaire. Espace sobre, elle permet la contemplation. « La hutte ne peut recevoir aucune richesse "de ce monde". Elle a une heureuse intensité de pauvreté. La hutte de l'ermite est une gloire de la pauvreté. De dépouillement en dépouillement, elle nous donne accès à l'absolu du refuge », nous dit Bachelard (*La Poétique de l'espace*, p.46). Or si la hutte illustre la synergie entre le bâti et la posture solitaire spirituelle de l'homme, le monastère quant à lui en est l'expression collective.

L'architecture sacrée, porteuse d'une signification profonde et fondamentale, se manifeste à travers des édifices tels que le temple grec, le rituel shintoïste, les sites préhispaniques, et la synergie collective de la construction des cathédrales. Chacun de ces exemples illustre la manière dont la dimension sacrée peut être à l'origine d'une construction accueillante, créant des espaces qui transcendent le matériel pour embrasser le spirituel.

Les temples grecs, emblématiques de l'Antiquité, incarnent l'harmonie par l'esthétique de jeu des proportions pour créer un espace qui accueille la dévotion. Les Grecs, en érigeant ces temples, cherchaient à instaurer un dialogue avec leurs dieux, et les espaces créés étaient à la fois majestueux et accueillants, invitant la communauté à participer à des rituels collectifs.

Au Japon, le rituel shintoïste de reconstruction périodique des sanctuaires souligne la pérennisation de l'architecture sacrée. En démontant et en reconstruisant les édifices à l'identique, cette pratique non seulement assure la conservation physique, mais également la transmission du

savoir ancestral. Chaque acte de reconstruction devient un moyen de préserver la connexion entre les générations, créant un lien intemporel entre le sacré, la construction, et la communauté.

Les sites préhispaniques, tels que Chichén Itzá, au Mexique, sont des témoignages imposants de l'architecture sacrée. Les pyramides et les temples étaient des centres cérémoniels où la spiritualité se mêlait à l'astronomie et à la cosmologie. Ces constructions, avec leurs ornements complexes et leurs alignements précis, accueillaient les rites sacrés et symbolisaient l'interaction entre les Mayas et leurs divinités.

Les cathédrales médiévales d'Europe, par leur échelle monumentale et leur complexité architecturale, révèlent la synergie collective à l'origine de constructions accueillantes. La construction de ces édifices était un effort communautaire, impliquant des artisans et des croyants. Chaque voûte gothique et chaque vitrail étaient le résultat d'une collaboration, créant des lieux qui, au-delà de leur fonction religieuse, accueillaient la collectivité pour la prière, la contemplation et la célébration.

Ainsi, à travers ces exemples divers, l'architecture sacrée se présente comme l'essence d'une construction accueillante, créant des espaces où la spiritualité et la communauté se rencontrent, transcendant les époques et invitant chacun à participer à un héritage collectif intemporel.

c. L'architecture moderne et la collectivité

L'architecture moderne du XX^e siècle est quant à elle caractérisée par le rationalisme, et elle a été influencée par des contextes sociaux et politiques complexes. Des architectes tels que Le Corbusier et Mies van der Rohe ont cherché la fonctionnalité et l'efficacité dans un monde en mutation après les guerres mondiales. Les mouvements comme le Bauhaus ont introduit la standardisation dans un contexte de reconstruction post-guerre, visant à remodeler la société par l'art et l'architecture. Cependant, ces approches ont soulevé des questions sur la perte d'identité culturelle et la diversité architecturale dans un contexte de standardisation souvent dictée par des considérations politiques et économiques. L'architecture moderne a donc évolué dans un équilibre délicat entre la fonctionnalité et les influences sociales et politiques de son temps.

Au cours du développement de l'habitat, la sédentarisation induite par l'avènement de l'agriculture a peu à peu entamé les vertus collectives des premiers stades de l'habitat humain. Et les vertus collectives de l'hospitalité et de l'humanisme ont peu à peu fait place à la performance individuelle et à la culture du profit. Comme l'explique Lucien Kroll dans la conférence *Une architecture habitée*, au Pavillon de l'Arsenal le 10 mars 2021, l'urbanisme rationnel revient à opposer la technique et la finance à l'humanisme. La course à la technique tend à supprimer la singularité, la créativité et la complexité humaine au profit de la standardisation et de la rationalité. Il prend pour exemple Le Corbusier, et l'urbanisme en forme de grille dans lesquelles les rues parallèles, par définition, ne se croisent jamais, alors que la rue, issue de la marche, est le « premier espace humaniste de communication ». La finance quant à elle, avec pour objectif de créer du profit, conduira à rationaliser et à automatiser le geste de l'ouvrier avec le fordisme et le taylorisme.

Lucien Kroll constate : « La machine à habiter est criminogène. En octobre 2005, à Clichy-sous-bois, en vingt-deux jours, mille automobiles sont incendiées, deux cent vingt-cinq bâtiments publics démolis. » Or ce que l'on a appelé la crise des cités, en 2005, est étroitement liée à la rationalisation de l'architecture moderne. L'approche rationaliste, visant la fonctionnalité et l'efficacité, a conduit à la construction de cités standardisées, souvent déconnectées socialement et culturellement. Les ensembles d'habitations monolithiques et la séparation fonctionnelle des espaces ont contribué à des problèmes d'isolement, d'anonymat urbain et de manque de cohésion communautaire. La standardisation des logements a parfois créé des environnements urbains déshumanisés, contribuant à l'accentuation de la pauvreté, de la criminalité et à la dégradation de la qualité de vie dans ces endroits en crise.

Deux ans plus tard, en 2007, je commence mes études d'architecture à l'école de Paris La Villette, pourtant réputée pour son inclination vers les sciences humaines et sociales, et c'est biberonnées au formalisme post-moderniste que se dérouleront mes six années d'études.

d. L'habitat, l'architecte et le traité

Au temps de l'architecture sacrée, abordé au début de ce mémoire, il n'y a pas d'architecte, pas de nom laissé, pas d'emprunte individuelle attribuant une paternité à tel ou tel édifice. Le mystère n'est pas tout à fait résolu quant à l'organisation, aux processus et aux procédés de ces constructions collectives. Et pourtant, temples, pyramides et églises perdurent comme des jaillissements organiques dont l'évidence et l'harmonie de forme sont intégrées au paysage. On l'a dit, la discipline architecturale prend racine dans la construction des édifices sacrés, lieux du recueil où l'humanité s'exprime au travers de ce qui la transcende, de manière individuelle et collective. L'habitat est issu d'une longue tradition, par la transmission d'un savoir-faire commun, adapté au milieu dans lequel il s'intègre, petit à petit, au fur et à mesure des besoins.

À la Renaissance, le Palais Florentin est représentatif d'une architecture qui, pour la première fois, nomme son concepteur, et ce dans le cadre d'une construction individuelle destinée à assoir sa puissance et sa domination. Ce n'est qu'à partir de la Renaissance italienne que les architectes s'appuieront sur l'Antiquité romaine et les écrits de Vitruve (*De Architectura*), qui théorisent les bases de l'architecture classique puisant dans la nature les principes de beauté et de proportions nécessaires à l'harmonie du projet architectural. Au XIX^e siècle, c'est Viollet-le-Duc, reconnu pour ses restaurations d'édifices religieux médiévaux, telle que Notre Dame de Paris, qui publie un grand nombre d'ouvrages dont le *Dictionnaire raisonné de l'Architecture française du XI^e au XVI^e*, plus grande base de données iconographique existante sur le Moyen Âge.

L'architecture moderne trouvera les bases de son rationalisme dans ces écrits théoriques, imposant une maîtrise théorisée du raisonnement en construction. Après des siècles de transmission orale, l'évidence organique et écologique tend à disparaître au profit d'une maîtrise mathématique de l'harmonie. Si, au temps des temples et des cathédrales, la pérennité résidait dans l'œuvre à travers la synergie collective de l'acte constructif et de l'usage auquel l'édifice était destiné, lorsque l'architecte savant, théoricien, artiste, apparaît, la notion de collectivité se minimise au travers d'une individualité double, celle du créateur et celle de l'usage.

Avant, la postérité était dans l'œuvre et non dans le traité, dans l'action et dans sa transmission orale, autant de notions dont la valorisation ne fera que baisser face à la maîtrise de la théorie. Aujourd'hui, l'architecte est présent dans tous les domaines de la construction. En effet, la théorisation et le développement de la finance ont conduit à la complexification de la technique. Cette complexification a eu pour conséquence l'appropriation de l'acte de construire par les spécialistes, représentés par l'individualité de l'architecte, au détriment de la culture et de l'action collective par la transmission populaire d'un savoir universel et accessible.

Ainsi, l'architecte, élevé au rang de concepteur des espaces de vie du quotidien, a pris une distance avec la dimension humaine fondamentale de son sujet. Sous couvert de la réponse à un contexte technique, politique, économique et social, il s'est positionné arbitrairement en toute puissance, encouragé par le système, en s'emparant de la planification urbaine et architecturale de nos espaces de vie.

e- Le compagnonnage : un système traditionnel et collectif de transmission

J'ai tissé tout au long de mon parcours professionnel en tant qu'architecte un rapport étroit et sensible à la matière et au volume, c'est ce qui a construit la spécificité de ma pratique dans la mise en œuvre du projet d'architecture. La manipulation, l'expérimentation et le chantier représentent pour moi, les espaces techniques de mise en œuvre nécessaires à la créativité et à l'aboutissement d'un projet.

Cette relation à la matérialité m'a conduit à construire des liens privilégiés avec les artisans. En 2018, lorsque je prends mon envol vers une pratique indépendante, c'est Raymond Machet, menuisier formé chez les compagnons, qui m'a accompagné dans l'obtention et la réalisation de mes premières commandes. Très vite, au fil des projets, une équipe d'artisans de confiance s'est créée grâce à laquelle j'ai pu affiner mes connaissances techniques. Avec Raymond, au-delà des projets sur lesquels nous recréons inmanquablement notre binôme, j'ai également pu pratiquer quelques techniques d'assemblage à l'occasion de fabrication de petit mobilier personnel.

Si les cathédrales, temples et pyramides, gardent silencieux le secret du nom de leur concepteur – si tant est qu'il y en ait un seul – nous savons que l'organisation et la hiérarchie des compétences s'organisaient sous la forme de corporations dont est issu le compagnonnage. Aujourd'hui encore il perdure pour désigner un système traditionnel de transmission de connaissances et de formation à un métier. Fascinée par l'ampleur et la richesse du geste collectif que représente le compagnonnage, j'ai toujours accordé une grande confiance à ces artisans dont le geste du savoir-faire a été transmis par des générations entières.

Aujourd'hui tout juste retraité, Raymond, compagnon du tour de France, s'est installé en région parisienne, il est en train de terminer d'aménager un atelier dans une petite annexe proche de sa maison. Nous échangeons à distance, par téléphone. Au cours d'un récent entretien, il se confie. C'est en voyant faire son père, charpentier, que lui est née l'envie du métier : « Le métier c'est l'échange, c'est donner envie ». Quand il s'est rendu compte un jour, en voulant fabriquer la porte d'entrée de sa maison, qu'il en était incapable, il a commencé sa formation. Au cours de sa carrière, Raymond s'est spécialisé dans la réalisation de façades de bistrot, ce sont les projets qu'il a préférés « parce que ce sont les plus difficiles, il y a du challenge ». La transmission est une des prérogatives du compagnon. Raymond s'est engagé au long de sa carrière dans l'accompagnement des apprentis, ce qui permet un « enrichissement commun ». Il a d'ailleurs « peaufiné » son savoir-faire au gré de ses recherches destinées à répondre aux difficultés et interrogations de ses apprentis.

À la question de l'évolution de sa pratique au long de sa carrière, il évoque la difficulté des normes et des règles de sécurité, qui empêchent la pratique et la transmission de certaines techniques réputées trop dangereuses (comme la toupie par exemple). Il évoque également comment les ateliers de menuiserie, autrefois gérés par des personnes du métier, le sont maintenant par des commerciaux. Or leur ignorance de la technique et de ses modes de transmission conduisent à désorganiser la vie de l'atelier avec la numérisation non nuancée, la mauvaise place donnée à l'apprenti (qui n'est plus en posture d'apprentissage). L'individualisme prime sur l'entraide et la convivialité.

Lorsque je lui pose la question de l'évolution du rapport aux architectes tout au long de sa carrière, il exprime la lourdeur des échanges écrits liés aux responsabilités qui pèsent sur l'architecte et le développement d'entreprises non compétentes qui conduisent à son désengagement. « Tu vois, ils s'engageaient, tu sentais que le mec il s'impliquait dans ce qu'il faisait. Tandis que maintenant, un archi, il va faire un plan, la première chose qu'il va mettre en bas c'est : "Attention, moi je ne suis responsable de rien du tout". Alors que dans le temps, les mecs, ils avançaient un plan, et quasiment tu pouvais aller dessus. » Il « excuse » le désengagement des architectes par l'absence de bons professionnels : « Maintenant, tu as plus de chance de tomber sur des tocards, des gens qui sont là pour faire du fric ».

Cet échange avec Raymond illustre comment, à travers les aspects financiers, les normes, le développement des techniques numériques, on a peu à peu abouti à un appauvrissement du savoir-faire et de l'attractivité du métier par la dévalorisation de l'action collective et de la transmission orale. Comme il dit : « Avant tu te tapais dans la main, la parole comptait ».

Si la standardisation et ses dérivés fonctionnalistes, issues d'une société individualiste de consommation, est une réalité qui se formalise au cours du XX^e siècle, elle est aussi l'objet de remises en question par des penseurs et praticiens humanistes. Des architectes tels que Lucien Kroll et Patrick Bouchain, dont la pensée a été largement nourrie par le philosophe Ivan Illich, ont développé – en réaction au rationalisme et à l'industrialisation – des pratiques basées sur la transversalité, incluant la participation des usagers dans l'acte de construire. Par la modestie du positionnement de ces concepteurs, embrassant complexité et transdisciplinarité, c'est la dimension collective du lieu habité qui a été réhabilitée.

II TRANSVERSALITÉ : facteur humain de l'architecture écoresponsable

a. L'architecture participative de Simone et Lucien Kroll

« Le développement a eu le même effet dans toutes les sociétés ; chacun s'est trouvé empêtré dans une nouvelle trame de dépendance à l'égard des produits qui se déversent du même genre de machines : usines, cliniques, studios de télévision, centres d'étude. Sur les bords de la Seine comme sur les bords du Niger, on a désappris à traire depuis que le liquide blanc s'achète chez le marchand. »

Ivan Illich, 1977

Lucien Kroll (1927-2022) et Simone Kroll (née en 1930) sont un couple d'architectes belges renommés, connus pour leur approche humaniste et participative en architecture. Lucien Kroll a été professeur à l'Université catholique de Louvain (UCL), il est particulièrement reconnu pour son engagement en faveur de la participation communautaire dans le processus de conception architecturale. Avec Simone Kroll, son épouse, également impliquée dans les projets de l'atelier, ils développent une approche commune mettant en avant l'importance de la dimension humaine dans la création de l'environnement bâti. Ensemble, ils ont développé des projets qui mettent l'accent sur la collaboration avec les habitants, cherchant à intégrer leurs besoins et leurs désirs dans la conception des espaces. Ce duo d'architectes a laissé une empreinte marquante, avec des projets qui transcendent la simple fonctionnalité pour intégrer des considérations humaines et sociales profondes. Leur travail met en avant la notion d'espaces conçus pour encourager la rencontre, la créativité et la participation communautaire. Leurs projets proposent des environnements propices à la convivialité, où les habitants peuvent se rencontrer, partager des expériences et créer des liens. En incorporant des espaces de vie polyvalents, des jardins communautaires et des lieux de rassemblement, les Kroll traduisent la convivialité dans l'architecture. Reconnus pour leur approche participative, ils intègrent la collaboration entre les architectes, avec les habitants et d'autres parties prenantes dans le processus de conception. Leur pratique intègre la complexité et la diversité inhérente à la nature humaine. L'engagement et la modestie de la méthode du couple s'appuie sur un processus transdisciplinaire qui consulte, rassemble, observe et s'appuie sur des expertises de psychologues, sociologues, ethnologues et pédagogues pour parfaire cette méthode participative. L'engagement du couple se manifeste à travers une architecture singulière qui caractérise l'atelier Kroll. Leur architecture s'intègre au sein de la complexité des tissus sociaux et urbains.

Lucien Kroll défend cette approche qu'il nomme l'incrémentalisme. Il s'agit d'une méthode progressive basée sur le désordre créatif et non sur le calcul, et qui évite d'adopter une approche rigide et définitive. Il définit l'incrémentalisme comme « l'ajout d'un élément après l'autre, sans cohérence, la science de la débrouillardise pour s'en sortir. Pas à pas, au fur et à mesure, on apprend à marcher en marchant, pas dans les livres. »² Ainsi il souhaite échapper à la répétition développée par le modernisme. Il promeut une vision organique des interrelations entre l'homme et son milieu, à l'image de sa définition de l'urbanisme : « Et voici les seules règles que je connaisse : lorsqu'on marche, ça devient une rue ; lorsqu'on s'arrête, ça devient une place ; on flâne, c'est un jardin, on s'assied, c'est une cour. Il nous faut avouer que nous haïssons cet urbanisme de rangement sans forme accueillante et que nous revendiquons le désordre vivant comme le seul moyen rationnel de laisser se produire un paysage. »³

Cette approche s'oppose au rationalisme et à sa potentialité destructrice. Elle est intimement liée à la quête de complexité de Lucien Kroll. Alors que la participation se présente comme le principal moyen pour atteindre une complexité tant humaine qu'urbaine, l'incrémentalisme représente simultanément le moyen et l'expression de cette complexité. En effet, l'architecte l'applique sur le terrain et les chantiers, influençant la construction et le développement urbain à travers des processus itératifs et dialectiques impliquant habitants, concepteurs et surtout corps de métiers. La complexité ne pourrait s'exprimer sans l'incrémentalisme, sans cette méthodologie flexible. Comme l'explique Lucien Kroll, « l'arrivée de l'agriculture a engendré le sédentarisme et par conséquent l'urbanisme. La rue provient de la marche. La rue qui est un élément humaniste de communication longitudinale et transversale. »⁴ À la croisée des rues, les places, en un tout organique issu du mouvement humain. « La place et la rue ne sont pas des instruments rationnels, ne croyez pas vos professeurs s'ils disent cela, ce sont des liens mythiques et écologiques d'habitants. Le Corbusier n'avait pas le droit de supprimer ce système de relations pour inventer une géométrie disciplinaire. »⁵

Il explique comment l'auto colonisation de nos sociétés par les finances a remplacé le mouvement humain par une organisation arbitraire, en vue d'un système rentable. D'une part, un urbanisme rationnel, avec dessin des rues et des axes orthonormés, qui crée des rues parallèles et qui, par définition, ne se rencontrent jamais, et d'autre part un système social, dans lequel le travail est optimisé. L'atelier Kroll est donc en marge de la modernité à l'époque. Sa production architecturale est dense et riche, l'esthétique de l'œuvre est particulière, singulière, à l'image de la diversité qu'elle défend.

Parmi ces projets, la MEME (Maison médicale, maison des étudiants en médecine) est une réalisation majeure de l'atelier. Construite entre 1970 et 1972 sur le campus de l'Université Catholique de Louvain à Woluwe-Saint-Lambert, elle synthétise participation, utilisation de « composants compatibles » et pensée paysagère. Les composés compatibles sont des modules qui permettent d'atteindre la complexité par leur assemblage. Alors que les grands ensembles, dont les modules servent l'unité et la standardisation, sont encore en construction, ce projet, à l'image de la production de l'atelier, formule une alternative architecturale qui fait écho aux revendications des étudiants. Elle se fonde sur leur participation dynamique à l'élaboration du projet, sur l'écoute et la prise en compte de leurs choix. Cette approche se fait par le biais d'un langage architectural qui se

² *Technique et finance contre humanisme*, texte de Lucien Kroll dans le cadre de la conférence « *Une architecture habitée* » au Pavillon de l'Arsenal, 10 mars 2021.

³ Lucien Kroll, *Bio, socio éco 1*, L'harmattan, Paris, sans date, p.41

⁴ *Technique et finance contre humanisme*, texte de Lucien Kroll dans le cadre de la conférence « *Une architecture habitée* » au Pavillon de l'Arsenal, 10 mars 2021.

⁵ *Technique et finance contre humanisme*, texte de Lucien Kroll dans le cadre de la conférence « *Une architecture habitée* » au Pavillon de l'Arsenal, 10 mars 2021.

veut ordinaire, *via* l'usage de matériaux simples et traditionnels. Au sujet du projet de la MEME, au cours duquel deux années de participation ont précédé la construction, Lucien Kroll explique : « Ils venaient chez nous, nous étions chez eux. On a tout discuté, ils n'ont pas dessiné les choses, mais toutes les décisions du quotidien de l'étude ont été faites avec leur présence. Ils venaient chez nous, Simone avait fait des repas pour quarante personnes pour que ce soit familial. Pas simplement des discussions sèches. »⁶

Dans ce projet, pour lequel ce sont les étudiants eux-mêmes qui ont fait appel à Lucien Kroll, il apparaît clairement comment les enjeux de la participation dépassent le projet lui-même. En effet, au cours des nombreux échanges, questionnant et bousculant l'ensemble des limites inhérentes à l'acte de construire, la participation a permis une projection, en anticipant des besoins futurs incarnant la notion d'écoresponsabilité. Cette même projection, en interrogeant les désirs et les manières d'habiter, concentre la question sur le projet – ici le fait d'habiter – et non sur le futur habitant. Ce qui replace l'humain à sa juste place dans l'écosystème de l'acte constructif. Ce constat résonne par ailleurs avec un échange que j'ai eu avec Véronique Girard, psychosociologue, impliquée dans les questions liées à l'environnement bâti, au sujet de la place de l'humain *au cœur* de la conception des espaces habités. Pour elle, ce serait justement une erreur que de placer l'humain *au cœur*, car il est question d'harmonie. L'humain ne doit donc pas être au cœur, mais à la même place que l'ensemble des éléments qui interagissent avec le projet, car : « c'est le projet qui est au cœur ».

Ainsi, la participation permet la révélation et la diffusion des enjeux d'écoresponsabilité *via* le travail partagé. On a vu que cet outil est bien largement associé à la convivialité, parce que Simone cuisine et accueille, et que Lucien se retrouve souvent « le litre de rouge sous le bras ». La participation est également un outil convivial au sens illichien, car il est commun à l'architecte et aux habitants engagés dans construction d'un projet de lieu de vie. Ainsi, la convivialité, telle que conceptualisée par Ivan Illich et mise en pratique par Lucien et Simone Kroll, transcende le simple agencement de l'espace pour devenir une philosophie de la vie en société. Elle appelle à repenser nos environnements pour favoriser des relations humaines authentiques, en questionnant les entraves technologiques ou institutionnelles, et en conférant à l'architecture sa véritable vocation sociale. La participation est un outil à la fois de conception et de médiation pour une architecture écoresponsable. En participant aux échanges lors de la conception, sur l'ensemble des sujets reliés par l'acte de construire, l'habitant est alors sensibilisé aux enjeux écoresponsables qu'implique le projet. Il deviendra lui-même un élément de médiation et de diffusion de ces enjeux.

Ces dernières années, la participation est une notion galvaudée. Au-delà d'une ambition qui sert l'habitant, le terme a été usé, employé à tort et à travers, souvent pour servir une image politique. Mais nous voyons ici comment la participation est différente de l'information. Un projet participatif est un projet qui accueille la parole habitante en vue de l'intégrer comme un élément compétent fondamental du projet de lieu de vie. Je citerai pour illustrer mon propos Edith Hallauer : « Pour ma part, c'est dans le temps long et la diversité de l'œuvre que j'ai compris cette pensée et cette pratique. Aujourd'hui, je pense que la participation, pour Simone et Lucien, n'est qu'un outil au service d'autre chose : l'expression de la complexité humaine, qui est leur vrai sujet. Par exemple, la question n'est pas d'intégrer le futur habitant dans le processus architectural, mais d'y intégrer le fait d'habiter. Puisque chacun y est habitant. ⁷ »

⁶ *Technique et finance contre humanisme*, texte de Lucien Kroll dans le cadre de la conférence « *Une architecture habitée* » au Pavillon de l'Arsenal, 10 mars 2021.

⁷ Propos d'Edith Hallauer, Simon & Lucien Kroll, *Une architecture habitée*, sous la direction de Patrick Bouchain, Actes Sud, 2013.

b. Patrick Bouchain et la maîtrise d'usage

« Ce qui m'intéresse, c'est de réunir les choses. »⁸

En 2019, Patrick Bouchain, architecte, scénographe et urbaniste, fondateur de l'agence CONSTRUIRE, reçoit le grand prix de l'urbanisme. Libre et engagé, il préfère le terme de constructeur ou de bâtisseur à celui d'architecte. Il ne s'est d'ailleurs jamais inscrit à l'ordre des architectes. Il développe une pratique modeste « avec laquelle on vit, on reconstruit et on répare. Une architecture contextuelle, faite de matériaux locaux, et très diverse. (...) J'ai décidé de ne jamais construire et de ne faire qu'un travail modeste sur l'habitation et l'accompagnement de ceux qui voulaient construire sans savoir comment s'y prendre. »⁹ Sa pratique est également marquée par la démarche participative et du système incrémentaliste de Lucien et Simone Kroll. La dimension expérimentale et libre de la pratique de Patrick Bouchain est à l'image de l'ensemble de son parcours d'apprentissage. En effet, dès très jeune, encouragé à assumer sa singularité par ses parents, il s'invente un parcours au gré de ses désirs et intuitions. Études aux Beaux-Arts, rencontres, stages et voyages, Patrick Bouchain a tracé son propre chemin de désir et l'a appliqué dans sa pratique. Libre de toute emprise des systèmes imposés par la société : il a acquis la distance suffisante pour l'interroger et s'en défaire pour faire. Je me rappelle ici les propos d'Illich au sujet de l'école :

« Dans le schéma traditionnel, l'aliénation était une conséquence directe du travail considéré comme une activité salariée. L'homme était alors privé de la possibilité de créer et d'être recréé. Maintenant, les jeunes sont pré-aliénés par une école qui les tient à l'écart du monde, tandis qu'ils jouent à être à la fois les producteurs et les consommateurs de leur propre savoir, défini comme une marchandise sur le marché de l'école. L'enseignement fait de l'aliénation la préparation à la vie, séparant ainsi l'éducation de la réalité et le travail de la créativité. Il prépare à l'institutionnalisation aliénatrice de la vie en enseignant le besoin d'être enseigné. Une fois cette leçon apprise, l'homme ne trouve plus le courage de grandir dans l'indépendance, il ne trouve plus d'enrichissement dans ses rapports avec autrui, il se ferme aux surprises qu'offrent l'existence lorsqu'elle n'est pas prédéterminée par la définition institutionnelle. »¹⁰

Patrick Bouchain a pratiqué avec l'agence CONSTRUIRE, qu'il a fondée en 1986, une architecture HQH, pour Haute qualité humaine. C'est un pionnier du réaménagement de lieux industriels en espaces culturels : le Lieu Unique à Nantes, la Condition publique à Roubaix, le Channel à Calais... À Boulogne-sur-Mer, Tourcoing, il sauve des maisons de la démolition lors d'opérations de réhabilitation. Il a été le président de la Société coopérative d'intérêt collectif La Friche La Belle de Mai de sa création en 2008 jusqu'en 2013. Il milite pour une méthode collaborative avec les habitants, les ouvriers, les architectes, permettant de définir une action collective. Il est également présent sur la scène artistique française, en collaborant avec de nombreux artistes parmi lesquels Daniel Buren.

En 2016, Patrick Bouchain met un terme à son engagement en tant que constructeur au sein de son atelier CONSTRUIRE. Il se tourne alors vers l'enseignement et la transmission de son savoir, tout en se focalisant particulièrement sur les aspects liés à la commande et aux réglementations. Il s'intéresse notamment à la notion de permis de faire, comme en témoigne son implication dans l'élaboration de l'article 88 de la loi du 7 juillet 2016 relative à la liberté de la

⁸ Patrick Bouchain, podcast, « L'architecture en partage », France Culture, 2017

⁹ Patrick Bouchain, podcast, « L'architecture en partage », France Culture, 2017

¹⁰ *Une société sans école*, Ivan Illich, éditions du seuil, 1971

création, à l'architecture et au patrimoine. Cet article vise à permettre une expérimentation collective au sein de projets ou chantiers, autorisant des dérogations à certaines normes jugées trop contraignantes :

« II.-A titre expérimental et pour une durée de douze ans à compter de la promulgation de la loi n° 2018-1021 du 23 novembre 2018 portant évolution du logement, de l'aménagement et du numérique, les maîtres d'ouvrage des constructions ou des aménagements situés dans le périmètre d'une opération d'intérêt national au sens de l'article L. 102-12 du code de l'urbanisme, dans le périmètre d'une grande opération d'urbanisme au sens de l'article L. 312-3 du même code ou dans le périmètre du ou des secteurs d'intervention prévus au premier alinéa du II de l'article L. 303-2 du code de la construction et de l'habitation, et ne faisant pas l'objet d'une expérimentation au titre du I du présent article, peuvent demander à déroger aux règles opposables à leur projet à condition de démontrer que sont atteints des résultats satisfaisant aux objectifs poursuivis par les règles auxquelles il est dérogé.

La demande de dérogation prend la forme d'une étude permettant de vérifier l'atteinte de ces résultats. Cette étude fait l'objet d'un avis, émis par un établissement public appartenant aux catégories définies aux sections 2 à 4 du chapitre I^{er} du titre II du livre III du code de l'urbanisme, géographiquement compétent, par l'établissement public national dénommé "Société de livraison des ouvrages olympiques" ou, à défaut, par le représentant de l'État territorialement compétent.

L'étude et l'avis conforme de l'établissement public ou du représentant de l'État territorialement compétent sont joints à la demande de permis ou à la déclaration préalable prévue à l'article L. 423-1 du même code.

Le permis ou la décision de non-opposition à la déclaration préalable tient lieu d'approbation des dérogations.

Au terme de la période d'expérimentation, le Gouvernement remet au Parlement un rapport concernant la mise en œuvre du présent II. »

Patrick Bouchain, très engagé dans la transmission, a initié de nombreux projets comme *La Preuve par 7*, avec l'association Notre Atelier Commun. En repensant l'urbanisme à différentes échelles territoriales, il s'est éloigné des méthodes standardisées et a remis en question la planification traditionnelle, la commande architecturale, et le rôle politique dans le processus de construction. Ce projet manifeste vise à expérimenter des approches d'urbanisme, d'architecture et de paysagisme à sept échelles territoriales, allant du village à un territoire d'outre-mer. La démarche repose sur des questionnements à la fois théoriques et pragmatiques, cherchant à comprendre comment les projets peuvent s'adapter aux spécificités locales tout en répondant aux attentes des opérateurs et des financeurs. *La Preuve par 7* est une démarche expérimentale qui accompagne des projets à travers différentes échelles territoriales, encourageant le droit à l'expérimentation dans l'aménagement et l'architecture. L'approche implique un ancrage local fort avec une permanence architecturale sur le lieu du projet. Les projets sont conçus en collaboration avec les usagers, mettant à l'épreuve les usages et les besoins par un processus de programmation ouverte. Ils explorent le patrimoine existant, matériel et immatériel, ainsi que les usages locaux et les aspirations, favorisant une approche collective de la construction et de la rénovation pour améliorer l'habitabilité des territoires. La méthode accompagne ces projets et documente les expérimentations au sein de l'École du Terrain, un centre de ressources, pour les intégrer dans les pratiques, les politiques publiques, et le droit. L'objectif est de renouveler l'action territoriale, publique, et citoyenne en favorisant une approche participative et durable de l'urbanisme.

Il me semble important de parler ici de *L'hypothèse Collaborative*, ouvrage édité en 2018 pour la seizième biennale internationale d'architecture de Venise, dans le cadre du projet *Lieux Infinis* de l'équipe Encore Heureux, commissaire du Pavillon français. Cet ouvrage questionne l'évolution de la pratique architecturale au regard de la crise actuelle et de la nécessité de ne plus s'étendre, mais de reconstruire « la ville sur la ville ». Il recueille la parole des collectifs français qui interrogent et « bousculent la conception linéaire de la fabrique de la ville, ou chacun, du propriétaire foncier à l'usager, en passant par l'aménageur, le promoteur, l'investisseur, exerce ses compétences, les uns après les autres ».¹¹ Ces collectifs questionnent le rôle et les limites de l'architecture dans le processus de la construction des lieux de vie. « Ces initiatives collectives traduisent plutôt un ensemble de nouvelles possibilités d'actions et de nouveaux regards sur l'existant, une envie de faire. »¹² Car conscientes de la nécessité d'inclure la maîtrise d'ouvrage dans le processus, certaines initiatives s'orientent vers le dialogue avec les collectivités publiques et la formation des élus en créant un nouveau maillon dans la chaîne de fabrication du projet : la maîtrise d'usage.

c. Les héritiers : Feda Wardak et les Nouveaux Commanditaires

L'étude de ces divers exemples vient confirmer une nécessité, celle de d'abord faire un pas de côté, de décentrer sa recherche de la discipline à laquelle on appartient pour une méthode qui intègre les complexités multiples auxquelles touche son sujet. C'est pourquoi la transversalité dans la méthode est pour moi le moyen d'articuler les besoins humains avec la construction d'un lieu habité. Cela demande un réel exercice d'échange dans lequel l'ingénierie du recueil de la parole et l'écoute sont un réel enjeu, comme l'explique Marie Coirié, designer et co-fondatrice du Lab ah, dont je relaterai l'entretien plus loin : « Même de bonne volonté, on ne peut pas s'empêcher de penser qu'on sait ce que les gens veulent, qu'on sait mieux qu'eux ce dont ils ont besoin, j'ai entendu ça toute ma scolarité ».

Ainsi, la transversalité, incluant la participation des acteurs et des usagers-habitants, nécessite une déconstruction d'un apprentissage autoritaire et centré sur l'aspect omniscient et dominateur du concepteur. Il faut replacer l'ego pour maîtriser et affirmer une méthode et non plus un résultat préconçu, dicté par l'injonction à construire. Et puis être bien placé en ce qui concerne son individualité, l'expression de son propre être tient en l'écoute profonde de ses propres envies et intuitions lorsqu'ils sonnent juste face au projet qui se présente, lui-même accompagné de ses propres problématiques, besoins, et désirs.

À ce titre, la pratique de Feda Wardak, basée sur le ressenti préalable que procure l'idée du projet, me semble exemplaire : « Je n'ai pas de recette mais plutôt une méthodologie de travail. Avant de décider de faire quoi que ce soit, je passe du temps sur le territoire, je l'habite quand je peux, je passe beaucoup de temps à marcher, à lire, à comprendre où j'ai mis les pieds. Je passe du temps aux archives. Je rencontre des gens, je vais voir des associations. J'essaye de comprendre, sans pour autant m'engager avec qui que ce soit. C'est une constellation qui se crée. À partir de ce temps de recherche, j'essaye de voir s'il y a une envie personnelle ou des intuitions qui naissent. Je pars de mon envie personnelle, mais cette envie personnelle ne peut pas exister sans que le projet n'ait une nécessité et que les deux cohabitent. »¹³

¹¹ *L'hypothèse collaborative*, conversation avec les collectifs d'architectes français, sous la direction de l'atelier georgeset de Mathias Rollot, Editions Hyperville, 2018

¹² *L'hypothèse collaborative*, conversation avec les collectifs d'architectes français, sous la direction de l'atelier georgeset de Mathias Rollot, Editions Hyperville, 2018

¹³ Deux ou trois choses sur Feda Wardak, propos recueillis par Sakina Bahri, <https://www.ateliersmedicis.fr>

Feda Wardak, architecte de formation, se décrit comme chercheur indépendant et architecte-constructeur. Après l'obtention de son diplôme, son intérêt s'est porté sur le fonctionnement de la matière et la manière dont les choses s'assemblent. En tant qu'autodidacte, il a commencé à construire lui-même, développant ainsi une compréhension progressive de la manière dont les choses se maintiennent. L'appellation de chercheur revêt une importance particulière pour lui, car avant de concevoir, dessiner ou construire un projet, il entreprend une phase de recherche pour évaluer ses motivations à travailler et la nécessité potentielle du projet dans les contextes envisagés. Il promeut cette vision au sein de la plateforme Aman Iwan, qu'il a co-fondée en 2015. Cette plateforme s'exprime à travers des publications et des éditions qui enrichissent ses approches artistiques.

Aman Iwan explore ainsi les enjeux sociaux des territoires et de leurs populations à travers le prisme de l'architecture, de l'urbanisme et de la sociologie. Ces travaux s'inscrivent dans un processus de recherche-action. La recherche se traduit par la mise en place d'une université alternative annuelle où la mise en commun de connaissances, de recherches et de rencontres autour d'un thème permettent d'explorer, d'observer et de comprendre ces territoires. L'action naît de cette recherche et se matérialise par la mise en place de projets concrets répondant à des problématiques locales. Ces travaux se nourrissent de l'expérience, des savoir-faire locaux et des traditions de leurs habitants.

Son dernier projet, *En-dessous, la forêt*, est un projet au long-cours avec les Ateliers Médecis, qui prend forme entre 2019 et 2021 dans la forêt régionale de Bondy à Clichy-sous-Bois (Seine-Saint-Denis). Il édifie une œuvre scénographique monumentale en bois, devenue le support d'une création chorégraphique et l'objet d'un film documentaire. La forêt de Bondy s'étendait autrefois jusqu'à Bondy et au-delà, mais elle a été largement urbanisée il y a environ soixante ans avec la construction de Clichy-Sous-Bois et de Montfermeil. Ces villes ont connu récemment un nouveau cycle de travaux massifs, comprenant la construction de la gare du Grand Paris, l'arrivée du tramway, la destruction et la reconstruction d'immeubles, créant un rappel de l'histoire de la conquête urbaine des années 1960. Ce chantier permanent soulève des questions sur la pression foncière et immobilière exercée sur la forêt. À travers une création chorégraphique, l'œuvre explore les enjeux et les incohérences liés à l'aménagement du territoire. La scénographie symbolise une façade monumentale au milieu d'une forêt de sapins, représentant l'architecture des grands ensembles des deux villes. La lisière de la forêt devient un espace intermédiaire, un refuge pour des corps marginalisés face aux changements urbains. L'installation vise à rendre compte des gestes quotidiens liés à l'habitat dans un environnement en transformation. La façade devient un espace de projection où les corps et les matières se croisent en suspension. L'ambiguïté règne quant à la construction ou la destruction, l'ancrage au sol ou l'élévation vers les cimes des arbres, la colonisation ou la résistance.

À la fois refuge et observatoire, dans le cadre de cette expérimentation architecturale en 2020, une cabane est apparue dans la forêt régionale de Bondy. Feda Wardak habitera la forêt, accompagnés d'enfants chercheurs, d'adolescents et de complices constructeurs. Ensemble, ils ont rêvé et élevé une œuvre scénographique monumentale.

« Pour faire exister tout ce propos, il y a deux ans, avec Jean-Yves et Romain on s'est installés dans cette forêt. On a construit une cabane haute perchée au milieu d'une futaie de sapin pour comprendre où on s'inscrivait, pour habiter la forêt et se détacher du point de vue humain, afin d'aller en chercher d'autres plus en hauteur. C'est ce qui a, avec le temps, donné toute l'épaisseur dramaturgique à la fois à la création chorégraphique qu'on met en place aujourd'hui avec Jean-Yves et au film documentaire qu'on réalise avec Romain. Cette cabane est une bibliothèque, un salon de thé, un outil pour penser le projet, un studio d'enregistrement, un plateau radio, un observatoire. (...) Tu te sens chez toi à partir du moment où tu sors et que ton trajet d'un point A à un point B est

interrompu par des gens avec lesquels tu veux discuter, avec qui tu vas détourner ton chemin. C'est lorsque tu connais les gens avant même de connaître les lieux, c'est ça je pense. Connaître les gens ça me fait me sentir bien. Il y a des moments de partage, comme manger avec des gens. Le temps du repas, d'inviter ou d'être invité c'est quelque chose d'important. »¹⁴

La connaissance profonde de soi est une des responsabilités du concepteur. En effet, de la résonance entre la demande et sa propre méthodologie dépend la justesse de la réponse à la question que pose le projet. Et cela passe par la construction de sa trajectoire propre. Cette construction est dépendante des acquis culturels, sociaux et d'une acculturation parfois autoritaire par l'école ayant un effet destructeur sur l'individu.

Bien que praticable et habitable, la production de Feda Wardak s'apparente à une œuvre artistique, et c'est ce qui lui a permis de s'affranchir des règles et contraintes propres à la construction architecturale. En cela la transversalité entre l'art et l'architecture, concrétisée par une démarche inscrite dans le cadre d'une résidence artistique a permis la réalisation de ce projet qui questionne l'habitat face à une économie de marché qui détruit les liens entre l'homme et la nature.

Dans un tout autre contexte, *La Salle des Départs* est un projet qui associe également l'art et l'architecture. Commanditée en 1996 par l'AP-HP/fondation de France et la DRAC d'Île-de-France, ce projet répond à la commande de la réfection de salle d'attente des familles et de la chambre mortuaire de l'hôpital Raymond Poincaré de Garches. Pour donner une nouvelle identité à cet espace, l'équipe des soignants de l'hôpital décide de faire appel au programme que la Fondation de France met en place à partir de 1991, celui des Nouveaux Commanditaires. Ce programme propose une vision où l'art est intégré à un modèle d'économie politique, où il est placé au même rang d'importance que l'éducation, la santé ou la défense. Les Nouveaux Commanditaires établissent ainsi une passerelle afin que la société civile puisse passer des commandes artistiques, dans le cadre d'un partenariat regroupant la Fondation de France, le Ministère de la Culture et le Monde de l'art.

En raison de la dimension architecturale du lieu, les médiateurs ont estimé qu'un peintre était le mieux placé pour concevoir un espace spatial unifié qui englobe l'intégralité de l'environnement. Ils ont suggéré les noms des artistes Tremlett et Spalletti. Les commanditaires ont été spontanément séduits par l'œuvre de Ettore Spalletti, en particulier sa dimension transcendante et la pureté de ses formes abstraites. Lors de la première réunion, l'artiste a choisi de ne pas visiter physiquement la *Salle des Départs*, préférant s'informer par le biais de plans et de photographies, privilégiant plutôt le dialogue avec les médecins pour comprendre leurs attentes. Ce n'est qu'à un stade ultérieur qu'il a présenté son projet. Les commanditaires et l'ensemble du personnel ont unanimement approuvé son travail car il correspondait à leur vision de la compréhension de la mort. Pour concrétiser son idée, Ettore Spalletti a fait appel aux architectes Guido Santi et Ngodjo, qui ont pris en charge la réalisation du projet.

Encore une fois, la méthode transversale a permis de coller au plus près de la nécessité induite par le projet initial et a contribué à un projet final adéquat.

d. La transversalité pour une juste place de l'architecte

D'après le Centre national de ressources textuelles et lexicales, une étude transversale est un « étude synchronique d'individus ou de groupes, faisant porter la comparaison sur des différences

¹⁴ Deux ou trois choses sur Feda Wardak, propos recueillis par Sakina Bahri, <https://www.ateliersmedicis.fr>

simultanées et non sur une évolution. » L'étymologie confirme ce pas de côté dimensionnel : *trans* à travers, *versalis* capitale, axe principal.

Qu'il s'agisse de Simone et Lucien Kroll, du trio Spalletti/Santi/Ngodjo, des pratiques de Patrick Bouchain, de celles de Feda Wardak ou des nouveaux collectifs d'architectes, nous avons vu comment l'action collective, par la méthode qu'ils mettent en place, sert le projet. Chaque méthode active un levier différent, mais elle a en commun la mise en lien d'ingrédients divers. Cette mise en lien permet au concepteur de trouver sa place comme moteur de cette transversalité, et garantit un travail qui réponde au plus juste au projet, au regard des interrelations mises en œuvre dans le processus. C'est une manière de rester humble face à la question que pose un projet de lieu de vie et dont la complexité implique l'association des compétences.

La transversalité, par l'échange et le questionnement, la curiosité qu'elle implique, permet de « renouveler les manières de voir et de faire, de renouer avec les fondamentaux de l'architecture (...) pour apporter des réponses aux défis de notre époque qui soient susceptibles de l'enchanter quelque peu ».¹⁵

La transversalité est plurielle, elle concerne les échelles, les milieux sociaux, la géographie, le temps, etc... Elle permet, par la participation, de réinvoker une compétence de l'habitant (usager, utilisateur), le positionnant comme acteur et non plus consommateur d'un lieu. Cette mise en mouvement, liée à l'acte d'habiter, est alors réactivée. Or le mouvement est essentiel, le faire est le lieu du chantier et du mouvement collectif qui permet l'apprentissage par la transmission des savoir-faire. Et quand la transversalité concerne le temps, il est question de transmission. Pour Patrick Bouchain il faut : « unir l'expérience des hommes de métier formés sur les chantiers qui se transmettent leurs savoir-faire essentiellement par l'oral et l'exemple ».¹⁶

L'architecte Yves Perret, quant à lui, nous a expliqué lors de son intervention au cours de cette formation comment il est important, selon lui, d'impliquer les artisans dans des mises en œuvre complexes, afin de permettre aux techniques d'évoluer et aux savoir-faire de se transmettre. La transmission, par l'action collective, a la vertu de regrouper la parole et le mouvement. La transmission est une vertu collective, elle véhicule une cohésion de groupe, elle permet la diffusion des outils et de la connaissance. Elle est, en ce sens, facteur de liberté.

Or considérer la compétence de l'habitant, c'est aussi permettre une transmission humaine qui sorte du cercle des spécialistes et des experts. Je vais ici de nouveau citer Illich : « Dans un premier temps, on applique un nouveau savoir à la solution d'un problème clairement défini, et des critères scientifiques permettent de mesurer le gain d'efficacité obtenu. Mais dans un deuxième temps, le progrès réalisé devient un moyen d'exploiter l'ensemble du corps social, de le mettre au service des valeurs qu'une élite spécialisée, garante de sa propre valeur, détermine et révisé sans cesse. (...) Les hommes ont la capacité innée de se soigner, de reconforter, de se déplacer, d'acquiescer du savoir, de construire leurs maisons et d'enterrer leurs morts. (...) J'appelle société conviviale, une société où l'outil moderne est au service de la personne intégrée à la collectivité, et non au service d'un corps de spécialistes. Conviviale est la société où l'homme contrôle l'outil. »¹⁷

À titre d'exemple, je me suis entretenue avec Marie Coirié, designer et co-fondatrice, avec Carine Delanoë-Vieux, du Lab ah, un laboratoire de design intégré au GHU Paris & Neurosciences. Cet entretien s'inscrit dans le cadre d'un projet que je mène actuellement pour l'hôpital Tenon et qui implique la participation des usagers et des utilisateurs :

¹⁵ Isabelle Regnier, « Architecture : à la Biennale de Venise, la Suisse sublime le vide », Le Monde, 2018

¹⁶ Patrick Bouchain, podcast, « L'architecture en partage », France Culture, 2017

¹⁷ *La Convivialité*, Ivan Illich

« À l'hôpital, les questions sont vraiment complexes, on aurait tort d'y répondre par la simplicité (...), sans avoir une bonne connaissance du milieu dans lequel on intervient, de ses controverses, de son histoire. (...) On ne peut pas intervenir dans ce milieu sans une approche réflexive, sans croisements de regards, parce que le design ne suffit pas. Les professions de conception sont des spécialistes du projet, mais ça ne suffit pas à aborder la complexité de ces milieux, la fragilité, parce que c'est l'hôpital, on touche à des questions de fond qui ont un impact sur les personnes, patients et soignants. (...) Durant mes sept années en indépendante, je me suis plus réalisée dans les projets en pluridisciplinarité, (...) la découverte des sciences sociales et humaines a été une immense découverte pour moi, me permettant d'enfin approfondir les connaissances de nos milieux, de nos terrains, de dépasser nos présupposés, d'être plus analytique dans l'approche du terrain. (...) Le travail avec Carine m'a permis d'intégrer des perspectives plus réflexives, plus analytiques, liées au contexte du milieu humain dans lequel on intervient et je ne pourrai plus jamais faire sans. (...) J'ai toujours été gênée par l'entre soi du design. (...) On ne peut pas ne pas être une équipe pluridisciplinaire dans un lieu comme celui-ci, c'est la condition pour pouvoir adresser la complexité, prendre soin de la fragilité du milieu, et repousser les limites de tous ces présupposés qui nous envahissent. Les designers, on a quand même une posture dominante. (...) On biaise nos enquêtes parce qu'on a déjà l'idée de faire quelque chose, par l'injonction à produire. »

En fin d'entretien, Marie évoque les rapports difficiles avec les services techniques de l'hôpital, incluant les architectes : « (...) Il y a ce sentiment de remise en cause de leur savoir-faire dès lors qu'on propose de donner la parole aux usagers. Parce qu'ils souffrent beaucoup de faire de la conduite de travaux hyper contrainte, des tâches très rébarbatives, et quand ils ont des petites marges de liberté, ils sont hyper contents de les saisir, et on peut se mettre à leur place. Ces marges de liberté, elles se situent notamment dans des lieux comme les espaces d'attente, les espaces d'accueil, les espaces polyvalents, les espaces d'apaisement. Dès que la programmation est un petit peu moins définie, ils ne peuvent pas s'empêcher de faire des gestes architecturaux, et c'est dommageable car ils se font bien souvent au détriment des besoins de ses espaces. » Cet entretien est, à mon sens, révélateur de la longueur d'avance que la maîtrise d'usage a développé dans ses compétences quant à la prise en compte de l'utilisateur et de l'utilisateur.

Mais la mission de Marie au sein de l'hôpital s'arrête à la prescription. Pour que le projet puisse aboutir, encore faut-il que les acteurs responsables de la concrétisation du projet, les architectes et les services techniques, acquièrent les moyens et l'engagement nécessaires pour se hisser à cette hauteur. La transversalité, par la pluridisciplinarité et la participation qu'elle implique permet une répartition et le partage des compétences et des responsabilités dans un projet, en cela elle en devient un outil pour une société conviviale.

En impliquant des processus créatifs collectifs, la méthode transversale permet à l'architecte d'occuper une place légitime et juste. Et il me semble que par les liens qu'elle tisse entre les personnes, entre les compétences, entre les contraintes et les désirs, entre les désaccords et les frustrations, quand elle les traduit dans un langage commun par la mise en espace de tous ces éléments, c'est bien de la poésie qui naît.

C'est ainsi que j'envisage l'évolution de ma pratique.

III. PENSER L'ACCUEIL : la participation comme outil convivial

« Accueillir » est peut-être, parmi les verbes, celui qui éclaire le mieux cette double dimension d'être présent à l'autre : présence physique, présence psychique, étroitement intriquées et pourtant si différentes. L'une peut pallier, consoler l'absence de l'autre, il n'empêche : l'une sans l'autre marque toujours un vide, et « prendre soin de » marque toujours quelque chose de plus que « soigner ». ¹⁸

a. La rénovation d'une salle d'attente de l'hôpital Tenon

En 2020, lorsque mon oncologue, la professeure Florence Huguet, me propose de travailler au projet de rénovation de la salle d'attente du plateau de radiothérapie de l'hôpital Tenon, à Paris, j'ai été tout de suite enthousiaste à l'idée de pouvoir, à mon tour, effectuer un geste de soin pour cette équipe qui m'avait si bien soignée cinq ans auparavant. Mêlée à cet enthousiasme, une appréhension face à l'éventuelle complexité d'une relation professionnelle à bâtir sur la base d'un statut de patiente. En effet, il est d'usage de ne pas mêler les liens personnels et les liens professionnels. Mais je désobéis à l'usage, et je me lance.

Suite à une première proposition de mission qui n'a pu aboutir, au regard de mon absence de conventionnement avec l'AP-HP, j'ai rejoint pendant deux ans de manière bénévole un groupe multidisciplinaire de travail et de réflexion constitué par Florence. L'objectif de la création de ce groupe était de réfléchir ensemble au réaménagement des locaux et à la modernisation de la structure, en intégrant des représentants des différents corps de métier travaillant sur le plateau

¹⁸ « Accueillir », Danielle Rapoport, sous la direction de Sylviane Giampino, Danielle Rapoport, Myriam David, Élisabeth Rigaux, Geneviève Spiesser, 2010

technique ainsi que d'anciens patients. L'engagement et l'expertise de chacun ont été cruciaux pour établir les bases de cette entreprise, visant à améliorer le confort et l'efficacité de cet espace d'accueil, en prenant en compte les besoins des patients, accompagnants et des professionnels de santé. Ce travail collaboratif dure depuis 2020, associant des professionnels de différents corps de métiers et des patients-experts. Le résultat de ces réunions et recherches a abouti à la rédaction collective d'un cahier des charges qui servira de base à la conception du projet architectural.

Aujourd'hui, officiellement missionnée par l'AP-HP pour la conception du projet, j'ai intégré l'approche participative fondamentale sur ce projet en impliquant l'ensemble des usagers de manière approfondie et conviviale. Le projet de réaménagement s'inscrit dans une démarche globale, visant à améliorer l'expérience des patients et de leurs aidants, ainsi que celle des professionnels de la santé. La participation permettra d'enrichir et d'affiner les pistes d'amélioration. Avec ce projet, l'intention forte de Florence Huguet repose sur l'intégration de l'expérience artistique comme support au parcours de soin. Si le projet questionne la manière dont l'art peut être intégré à un tel espace, sa réussite dépend tout d'abord de l'analyse fine des problématiques fonctionnelles et relationnelles que posent l'aménagement actuelle du lieu.

Actuellement en cours d'étude sur le projet, j'ai conduit une journée d'ateliers participatifs sous forme de courts entretiens individuels pendant lesquels les patients et l'ensemble du personnel du plateau étaient invités à relater leur parcours dans le service au cours d'une journée ou d'une session de soin. L'objectif était de recueillir la parole de chacun comme matière d'inspiration pour la conception de la nouvelle salle d'attente. Cette journée d'enquête a permis d'effectuer une analyse sensible des parcours et du mouvement des personnes au sein du service, en identifiant les problématiques liées aux usages, aux émotions et aux interactions.

J'ai pu observer, au cours des nombreuses réunions menées par Florence, que malgré son intention sincère de participation, la parole n'a jamais été distribuée de manière équitable ni réellement prise en compte. Il faut dire que le timing est serré pour les membres de l'équipe et que le fonctionnement du service ne leur accorde que très peu de temps libre, ce qui a conduit à des réunions plutôt courtes dont l'objectif était l'efficacité. Et j'ai pu croiser de nombreux professionnels au cours de ces réunions dont je n'ai pas entendu le moindre avis ni retenu le nom ou la fonction. Ainsi, la forme individuelle des ateliers m'a permis de recueillir une parole libre, affranchie du poids de la hiérarchie, dans le but d'intégrer ces observations comme matériau d'inspiration dans la conception du projet d'aménagement.

Au cours de la phase de programmation, j'ai pu échanger avec l'ensemble des usagers constitué de l'équipe médicale et d'accueil. J'ai notamment entretenu une correspondance avec le psychologue de l'équipe, grâce à laquelle nous avons pu soulever les points essentiels liés à la manière d'envisager un projet dans ce contexte très particulier qu'est l'espace d'accueil et d'attente d'un service de soin. Grâce à ces échanges (retranscrits intégralement en annexe), j'ai pu faire évoluer ma vision à la fois sur les enjeux du projet mais aussi sur mon rôle d'architecte.

Un projet participatif pose la question du rôle de l'architecte car la réussite du projet nécessite une compétence de gestion et d'analyse de la parole humaine *via* une méthodologie adaptée à chaque contexte. Il exige adaptabilité, flexibilité et un certain lâcher prise sur une posture de contrôle face à des compétences qu'il faut alors sans cesse remettre en question. Le constructeur Patrick Bouchain disait à ce propos : « J'ai le premier et le dernier mot et entre les deux, je suis partenaire et spectateur souvent, mais responsable. (...) On est habitués à répondre à des questions avec nos compétences, et nos compétences sont autoritaires, tandis qu'ici c'est un échange. »¹⁹

Or tout au long de ce projet, dès la phase de programmation, il m'est apparu important de le mettre en lien avec les bonnes personnes et les bonnes compétences. En effet, j'ai pu identifier certaines incohérences liées à l'absence d'un élément compétent dans la gestion d'une action

¹⁹ Lucien Kroll, Conférence « *une architecture habitée* », pavillon de l'arsenal, 10 mars 2021

participative. La première étant que l'objectif des réunions menées par Florence avait pour but de dessiner le projet. Si bien qu'une esquisse en plan a été dessinée par une patiente-experte²⁰. Ce geste m'a paru inopportun, car lorsque l'on considère une méthodologie classique de projet, la partie conception doit suivre la définition claire des besoins au cours de la phase de programmation. Une autre incohérence tient dans la manière d'analyser et de porter des conclusions sur les résultats des enquêtes qui ont pu être menées par l'équipe auprès des patients. Par exemple, l'actuelle salle d'attente est affublée d'un très grand aquarium qui a été mis en place à l'initiative du chef de service précédent. À l'hôpital, il semble important, pour les chefs de services, de montrer une volonté propre et originale et dont la matérialisation portera l'empreinte. Il a donc été demandé aux patients, *via* un questionnaire distribué par les agents d'accueil et entre autres questions, s'il leur paraissait souhaitable de conserver l'aquarium. Ce à quoi la réponse a été affirmative en majorité. L'équipe s'est donc accordée pour inscrire au cahier des charges la volonté de conservation de l'aquarium. Si la question avait été posée autrement, la conclusion n'aurait peut-être pas été la même. Si, par exemple, un autre élément avait été proposé en remplacement de l'aquarium, il y a fort à parier que la conclusion de l'enquête aurait été différente.

La juste compréhension est importante car elle permet de créer des relations. Or « ces relations impliquent une écoute et une sympathie nécessaires pour créer de la compréhension mutuelle. En effet, les habitants comprenant l'ensemble des contraintes de l'architecte et celui-ci, accueillant sans jugement les besoins et désirs de l'habitant, les compétences de chacun se retrouvent augmentées, transformant ces deux parties en équipe, l'échange sert alors la qualité du projet. »²¹ La participation permet d'autre part une reconnaissance, la mise en valeur et l'enrichissement des compétences de l'utilisateur et de l'utilisateur. La participation inclut l'habitant comme une nouvelle compétence dans la conception du projet. Dès lors, il devient acteur. Habiter devient une action et non plus un acte de consommation.

L'intention du projet se dessine. Elle est transversale. Il s'agira, au-delà de la formalisation concrète de l'aménagement, de proposer un geste de soin qui respecte et accueille l'ensemble des acteurs et des étapes du projet : des habitants aux matériaux, en passant par les techniques et les artisans qui les mettent en œuvre. Car c'est bien d'accueil dont il est question dans ce projet.

b. Le réaménagement des cabanons Emmaüs dans les déchetteries dijonnaises

Depuis 2009 à Dijon, une convention lie la Métropole à Emmaüs, ce qui lui permet d'être présent dans les déchetteries dijonnaises, en cohabitation avec l'entreprise privée gestionnaire. Ce scénario singulier implique une collaboration au quotidien entre les salariés d'Emmaüs, l'entreprise Godard et les usagers de la déchetterie.

J'ai toujours été fascinée par Emmaüs, par cette communauté que j'ai pu arpenter de long en large dès mon plus jeune âge. Soit pour donner des affaires, soit pour accompagner mon père qui dénichait des objets en cuivre dans le cadre de son activité de polisseur sur métaux. Ces visites récurrentes d'une des plus grandes communautés Emmaüs d'Europe étaient pour moi des moments d'exploration délicieux dans une forteresse animée par une vie collective d'entraide. Friande de fripes et d'objets divers à recycler, je passais des heures dans ces vieux bâtiments

²⁰ Un patient-expert, en tant que pair aidant, peut par ailleurs assurer d'autres rôles en parallèle, comme porter la voix des patients ou défendre leurs intérêts.

²¹ Simone Kroll, conférence « une architecture habitée »

poussiéreux à envisager une seconde vie à ces objets délaissés, qui trouvaient tous grâce à mes yeux. Et cette tendresse particulière pour ces personnes, abîmées elles aussi, à l'images des choses laissées ici en attente. Ensemble, à côté. Puis il fallait choisir pour réparer, nettoyer, détourner pour nourrir mon projet perpétuel : le réaménagement sans fin de ma chambre. Ma chambre était un univers en mouvement, bien plus vaste que ses quatre murs, et dont la limite se confondait avec les vies antérieures et à venir de mes choses récupérées, peuplé des personnes et des endroits à qui elles ont pu appartenir. Ces objets, leurs odeurs et leurs cicatrices, faisaient de ma chambre un monde.

Au cours de l'été 2022, je rencontre Michel Perrin. Il est charpentier formé chez les compagnons. Récemment retraité, il vient de terminer bénévolement la réalisation de deux *tiny houses* en réemploi. C'est un projet construit par une équipe de compagnons qu'il a pilotée, au sein des ateliers de la communauté Emmaüs de Norges-la-ville, à la sortie de Dijon. Ce fut comme une évidence, je lui propose d'aller ensemble voir les ateliers, son projet.

C'est à l'occasion de cette visite que je rencontre Christelle Prudhon, directrice de la communauté. Elle me fait part de ses inquiétudes quant à la reconduction de la convention. Elle vient de s'entretenir avec la Métropole, qui lui a exprimé son mécontentement au regard de l'aspect inesthétique des cabanons. Le nouveau directeur du pôle de valorisation des déchets souhaiterait les rendre plus « sexy ». Effectivement, les cabanons actuels sont vieillissants et Emmaüs désire valoriser le travail de ses salariés en leur offrant un cadre de travail confortable : fonctionnel et esthétique. À la suite de notre rencontre, elle me propose de mener ce projet de réhabilitation des cabanons pour les déchetteries.

Pour répondre à cette demande enthousiasmante, il a fallu tout d'abord prendre le temps et trouver les ressources afin d'élaborer une proposition méthodologique. Suite à la découverte du projet participatif des *tiny houses*, j'ai instantanément envisagé un projet construit par les compagnons. L'aspect participatif, tant dans la construction que dans la conception, nécessite la réalisation d'une méthode sur mesure au regard des relations entre acteurs que ce projet allait engager, en comparaison à une mission de maîtrise d'œuvre classique.

Si la mission de maîtrise d'œuvre habituelle prévoit une relation tripartite client-architecte-entreprise, dans le cas de ce projet la triade est à la fois complexifiée et court-circuitée. Si le commanditaire et financeur est Emmaüs, le projet concerne également la Métropole, responsable des déchetteries, ainsi que l'entreprise gestionnaire de celles-ci. Il faut donc prévoir, dans la mission, les étapes de validation intégrant l'ensemble de ces acteurs, dont les attentes et les objectifs diffèrent.

En ce qui concerne les étapes de conception, obéissant à un processus linéaire dans une mission classique, elles doivent ici être adaptées et assouplies. Une étape de programmation doit être intégrée, qui impliquera directement la participation des salariés d'Emmaüs, dont les cabanons sont le lieu et l'outil de travail. Ensuite, la réalisation est prévue par les compagnons, en utilisant des matériaux disponibles, l'auto-construction et le réemploi, ce qui constitue autant de données à prendre en compte dès la conception. Cela nécessite de laisser la place à l'adaptabilité et à l'imprévu. Il faudra faire avec des mises en œuvre adaptées aux compétences de l'équipe de construction et avec la disponibilité et les caractéristiques des matériaux. Ces données et contraintes impliquent l'acceptation d'un projet dont la matérialité et l'esthétique en seront le résultat.

Cependant, la première étape du projet consiste en l'élaboration d'une note d'intention visant à convaincre la Métropole de renouveler la convention biannuelle avec Emmaüs, nécessaire à la présence des cabanons en déchetteries. À ce stade, mon inquiétude concerne le fait que ce projet, participatif par essence, ne peut pas produire par avance l'image « sexy » attendue par la Métropole dans le cadre de sa volonté de mise en valeur des déchetteries. Avant de démarrer cette note d'intention, nous organisons une visite des cinq déchetteries avec Arthur, salarié cadre des équipes. Il m'introduit alors auprès de Gzim, Mérouane, Siranoush, Sanobar et Artur, les cinq salariés postés chacun à leur cabanon.

J'ai pu échanger quelques instants avec chacun d'entre eux, évoquer leurs parcours personnels²² et les questions que posent ces cabanons, la relation au travail, aux usagers et aux agents de déchetterie que ces questions impliquent. J'ai pu observer à quel point, malgré l'inconfort et la vétusté des baraques, chacun s'était approprié cet outil en installant à son goût et à sa manière un petit bureau, une étagère, un banc, une décoration faite d'objets récupérés au fil du temps. Et bien que sommaire et fondée sur un système de frigo structurel, à Marsannay, Mérouane s'est même permis le luxe de réaliser une extension à son cabanon, pénard.

Une des problématiques avec ces cabanons métalliques et leur unique issue est la chaleur. Étouffante l'été, elle rend le cabanon inaccessible. Pourtant, il faut y accéder et stocker au fur et à mesure les effets apportés par les usagers. Dans chacune des déchetteries, en une journée, le volume du cabanon est rempli. À Quetigny, Artur me demande s'il peut « juste avoir une petite fenêtre supplémentaire ». À Chenôve, l'agent de déchetterie me souffle, en passant, que selon lui, planter un arbre auprès du cabanon serait la solution, et que surtout cela serait bien de « marquer le paysage ». Voilà l'alternative au « sexy » demandé par la métropole. *Marquer le paysage* est devenu une des formules-clé de ma note d'intention. Chaque visite a été un échantillon d'univers, dans lequel j'ai été reçue avec grand soin et considération. Deux cafés, un Coca, un thé et une pâte de fruit maison plus tard, droguée au sucre, à la caféine et au sentiment de communauté, j'avais compris qu'ils étaient la clé chacun de leur projet. Mon rôle sera alors de les écouter, vraiment.

À Marsannay, Mérouane, reconnaissant de son appartenance à la communauté, m'explique l'origine d'Emmaüs. Il me raconte comment l'Abbé Pierre, lorsqu'il rencontra un sans-abri au détour d'une rue, ne sut d'abord comment l'aider, puis revenant vers lui le lendemain lui dit qu'il n'avait pas les moyens de l'aider mais que lui pouvait l'aider à aider les autres. Ainsi aurait commencé l'activité de récupération d'objets rebuts de la société de consommation en vue d'abriter les plus pauvres. Cette commande est donc indissociable du Mouvement créée par l'Abbé Pierre en 1949, qui promeut un modèle de société alternatif où le travail et la vie en communauté permettent de se (re)construire tout en aidant les autres. L'objectif du projet sera d'articuler la participation des salariés d'Emmaüs et des usagers de la déchetterie pour apporter une réponse concrète à des enjeux d'aménagement, de fonctionnalité et d'harmonie, occasions de sensibiliser le public aux valeurs d'Emmaüs ainsi qu'à la question de la transition écologique. La gestion des déchets, et plus globalement les pratiques de la transition écologique, supposent en effet une implication des habitants. Cette implication peut être variable en fonction des typologies d'habitants et de leur rapport à la transition écologique. La déchetterie est un équipement fréquenté par les habitants et ce quel que soit leur niveau d'engagement. La méthodologie du projet proposée ici est spécifique et adaptée à l'engagement d'Emmaüs contre l'exclusion et pour une société plus humaine et plus juste.

c. Tenon et Emmaüs : transversalité et participation comme outils à la construction de lieux d'accueils

Pratiquer l'architecture de manière indépendante me conduit à m'entourer de compétences spécifiques et complémentaires au fil des projets. Très attachée à l'aspect transversal de ma pratique,

²² Dans le cadre du statut juridique spécifique OACAS (Organismes d'accueil communautaire et d'activités solidaires), Emmaüs peut rémunérer des travailleurs sans papier ou en cours de régularisation.

c'est une manière d'enrichir et de répondre au plus juste, par le croisement des regards, à la question que pose le projet.

Dans le cas du projet de la salle d'attente de Tenon, j'ai invité Guillaume Renaudin, designer produit, à collaborer pour sa maîtrise de l'échelle du mobilier et la finesse de son analyse des usages. Intervenir en milieu hospitalier est un sujet sensible, qui mérite d'être soigné. Consciente de la limite de mes compétences dans ce domaine, je consulte également Marie Coirié, qui nous reçoit avec Guillaume à l'hôpital Saint-Anne. Designer, elle est co-fondatrice du Lab-ah, laboratoire d'innovation culturelle par le design du GHU (Groupement hospitalier universitaire) Paris & Neurosciences. Généreusement, elle partage avec nous son expertise acquise au cours des expérimentations menées autour de l'accueil et de l'hospitalité avec les usagers de l'hôpital. Grâce aux nombreux contacts de Marie j'ai pu entrer en lien avec Claire Griffon, designer en poste à la direction de l'AP-HP, mais aussi Camille Essayan, directrice artistique et graphiste qui développe une démarche de création participative dans le milieu du soin. Côté ces designers, qui chaque jour s'interrogent sur la question de l'accueil et qui ont su détacher la question de l'égo dans la production de leurs idées, me permet de remettre en perspective les enjeux réels d'une intervention dans une tel contexte. Il se trouve que la plupart d'entre eux sont issus de l'ENSCI (École nationale supérieure de création industrielle), et ce n'est pas un hasard si en 1982, Patrick Bouchain participe à la création de la structure de cette école.

Dans le cadre du projet Emmaüs, j'ai aussi intégré à la démarche l'intervention de Pauline Rosen-Cros, amie photographe issue des Sciences politiques et des Beaux-Arts, spécialisée dans la photographie d'exposition et de presse documentaire. Il m'est apparu comme une évidence de l'intégrer à ce projet qui porte une forte volonté à la fois sociale, environnementale et artistique. Son geste photographique serait, au-delà d'une valorisation du processus et du résultat du projet, un élément constituant du processus de conception par le regard posé sur l'analyse des pratiques existantes avec un double objectif, un travail architectural et l'édition d'un reportage photographique. L'argumentaire d'un suivi photographique, comme trace, archivage et mise en valeur d'un projet collectif, au service de l'image de la Métropole et d'Emmaüs a largement contribué à convaincre la direction du pôle de valorisation des déchets à qui nous avons présenté la note d'intention au début du mois de novembre. Afin de conserver chacune notre indépendance dans le rapport au commanditaire et aux décideurs, et de laisser l'évolution du projet voir dans quelle mesure nous croiserons ou pas nos pratiques, nous avons fait le choix d'une demande de financement propre et bipartite pour l'intervention de Pauline : Dijon Métropole et DRAC (Direction régionale des affaires culturelles) dans l'objectif d'une part d'alléger la part demandée à la Métropole et d'autre part de conserver une liberté d'expression artistique. À ce jour, nous restons en attente de l'accord de la Métropole pour cette mission complémentaire.

Ces deux projets, par l'occasion qu'ils me donnent de concrétiser et d'affirmer ma posture, marquent une transition dans ma pratique de l'architecture. La rôle de l'architecte comme sachant et dominant dans la construction d'un lieu de vie m'a toujours questionné. Ces deux projets m'ont été confiés de manière spontanée, suscités par l'intérêt que j'ai pu porter aux sujets et aux enjeux qu'ils questionnent. Ils sont nés d'un désir mutuel des deux parties, les besoins d'Emmaüs et de Tenon d'un côté, et mes propres désirs, expériences, et intuitions d'autre part.

Pour Tenon, le projet a été initié par un travail lent et long de deux années de programmation, au cours desquelles la demande d'un nouvel aménagement pour la salle d'attente a été decortiquée, travaillée et reformulée de manière sensible pour concrétiser cette demande. J'ai pu, lors de ces périodes, quelque fois sentir ma propre résistance face à cette démarche non professionnelle, surtout lorsque l'équipe a décidé de faire un plan. Car faire participer, ça n'est pas tendre le crayon. La concrétisation de la demande sous forme du projet est bien le rôle du concepteur, qui armé de ses expériences et compétences, rassemble et traduit les contraintes, demandes et désirs, maîtrise

la méthode. Si l'architecte n'est pas créateur, il est un interprète qui propose sa propre version d'un projet écrit par l'ensemble des acteurs dont émane la demande et qui la contraignent. J'ai donc passé beaucoup de temps, lors de ces étapes de programmation au sein desquelles j'intervenais en temps que patiente-experte, à freiner les élans de concrétisation de l'équipe et à les inciter à affiner la formulation du programme. J'ai probablement eu tort.

Pour Emmaüs, la demande est claire, orale comme l'était celle de Tenon. Réaliser une note d'intention a permis de formuler la demande, de l'éclaircir et de l'enrichir. Sur des temporalités différentes, quelques semaines pour Emmaüs, deux années pour Tenon, à chaque fois une phase nécessaire et riche de programmation a pu permettre à tous les acteurs de s'engager dans le projet, par le travail partagé, autour de sa formulation.

Pour le projet de la salle d'attente de Tenon, les acteurs sont les suivants :

Maîtrise d'ouvrage (commanditaire et financeurs) :

- AP-HP représenté par la professeure Huguet, Cheffe de service à l'origine du projet
- Association de patients

Usagers (participation à la réalisation du programme) :

- Équipe pluridisciplinaire de programmation
- Cadres de santé, médecins, agents d'accueil, manipulateurs radio
- Patients-experts, association de patients

Maîtrise d'œuvre (collaborations et consultation de compétences) :

- Mathilde Renaudin : architecte mandataire
- Guillaume Renaudin : designer produit indépendant
- Saffran Popille : design lumière

Exécution :

- Services techniques de l'AP-HP en charge de la consultation des entreprises et du suivi des travaux

Pour le projet d'Emmaüs, les acteurs sont les suivants :

Maîtrise d'ouvrage et exécution (commanditaire et financeur) :

- Communauté Emmaüs de Norges-la-ville

Acteurs cadres :

- Dijon Métropole : propriétaire foncier
- l'entreprise Godard : gestionnaire

Usagers (participation à la réalisation du programme et à la conception) :

- Salariés et compagnons d'Emmaüs
- Agents de déchetterie de l'entreprise gestionnaire Godard
- Habitants qui fréquentent les déchetteries

Maîtrise d'œuvre :

- Mathilde Renaudin : architecte mandataire
- Michel Perrin : charpentier retraité formé chez les compagnons, bénévole chez Emmaüs

Projet édition reportage photographique :

- Pauline Rosen-Cros : photographe

Dans ces deux projets, les personnes concernées par l'usage et l'utilisation de l'espace sont bien distinctes. Pour Emmaüs les utilisateurs sont les salariés et compagnons d'Emmaüs, et les usagers sont constitués par le grand public ou le monde professionnel qui fréquente les déchetteries. Pour Tenon, les utilisateurs sont l'équipe soignante, technique et administrative et les usagers les patients. Ces deux projets ont en commun d'intégrer un public vulnérable. Lorsqu'il est question d'intégrer la participation d'un tel public dans son projet, il est indispensable de s'entourer des compétences nécessaires pour ne pas prendre le risque de fragiliser davantage. À ce sujet, Marie Coirié m'explique : « En termes d'animation, médiation, d'ingénierie, ça demande de beaucoup soutenir les gens parce que tu ne deviens pas porte-parole du jour au lendemain, quand tu n'as jamais eu la parole avant. Souvent la participation la plus intéressante c'est celle des vrais usagers, ceux qui ne sont pas dans les instances de représentation d'usagers, ceux qui sont soignés c'est tout, qui n'ont jamais été autre chose que patients. (...) On n'acquiert pas la légitimité du jour au lendemain, donc il y a besoin de beaucoup d'accompagnement, de traduction, pour que les personnes se sentent légitimes, capables, autorisées à parler et cela requiert d'autres compétences que les nôtres, nous ne pouvons pas tout faire, nous ne sommes pas des hommes orchestre, et à l'inverse nous risquons de fragiliser les gens. » Aussi, pour la journée d'enquête que nous avons mise en place avec Guillaume à l'hôpital Tenon, nous avons préféré une forme individuelle, avec pour support une activité graphique à mener ensemble, à savoir tracer son parcours dans l'espace lors d'une journée de travail ou d'une séance de soin. Nous avons agrémenté ces moments en proposant thé, café, petits gâteaux, pour une forme attrayante et conviviale. Le partage d'une collation et l'activité graphique qui engage le corps a permis plus de liberté et de fluidité à l'échange et au recueil de la parole. Nous avons préalablement réalisé des affiches avec un graphisme simple, à la main.

Concernant Emmaüs, une première phase d'immersion est programmée suite à la première rencontre avec chaque salarié. J'ai donc prévu de passer une demi-journée dans chacune des cinq déchetteries, pour travailler avec chaque salarié. De la même manière qu'il était important de réaliser les entretiens des patients dans la salle d'attente et dans la salle de réunion d'équipe pour les soignants, il me semble important d'accompagner la personne dans le lieu en question. S'il est possible également de l'accompagner dans l'usage alors c'est encore mieux : attendre avec le patient, travailler avec le travailleur. C'est une question de mise en place d'une relation d'empathie et de sympathie mais aussi un engagement du corps qui libère la parole.

L'engagement dans l'action ne me permet pas de garder la trace de la participation : à Tenon, nous avons fait le choix de ne pas enregistrer les entretiens, pour ne pas intimider. C'est Guillaume à côté, qui s'occupait de proposer le thé, les gâteaux, et de la transcription écrite des entretiens. Pour Emmaüs, c'est Pauline, qui, à côté, après avoir fait connaissance avec les salariés, accompagnera les moments d'immersion par un reportage photographique, s'agissant d'un espace de travail principalement, c'est le geste qu'il nous importe d'observer.

Les déchetteries ne sont pas considérées comme des Établissements recevant du public (ERP), à ce titre les contraintes sont plus flexibles. Ce sont les arrêtés préfectoraux d'exploitation auxquels elles se rapportent qui dictent la règle. En revanche, le projet de Tenon s'inscrit dans un ERP, les contraintes liées à l'accessibilité et à la sécurité incendie s'appliquent donc, et ont un impact sur les choix d'aménagement de l'espace et des matériaux, équipements et mobiliers. Le dialogue s'entame avec les services techniques au sujet des contraintes imposées par un projet en lieu de soin, notamment sur les surfaces des matériaux liés au bio nettoyage, à la partition des espaces et des nouvelles demandes liées aux périodes de pandémie. J'ai pu rencontrer les services techniques en amont du projet, ils auront en charge son exécution, la consultation des entreprises et le suivi de chantier. Sur les conseils de Marie, j'ai l'intention de proposer une mission complémentaire de suivi architectural, pour garder la maîtrise du rendu. Elle m'explique que les entreprises choisies

(« moindisantes ») dans le cadre des consultations publiques à l'hôpital ne sont pas toujours très soigneuses ni compétentes. J'espère donc pouvoir être présente sur le chantier pour veiller à l'implication des entreprises.

Pour ces deux projets, l'usage du bois est une évidence. À Emmaüs, le bois est récupéré. Sous forme de bastings, tasseaux, planches, différentes essences et sections sont disponibles. Les ateliers sont équipés de machines pour le travail du bois et certains compagnons sont déjà formés aux techniques de mise en œuvre. De plus, je vais faire équipe avec Michel, ancien charpentier formé chez les compagnons. C'est lui qui pilotera la construction et encadrera l'équipe de compagnons. À Tenon, le choix de la mise en œuvre de bois massif pour la réalisation d'un nouveau faux-plafond et de certains éléments de mobilier, est la traduction de l'intention d'une salle d'attente en mouvement, qui permet à la fois le réconfort et l'évasion par l'imaginaire des patients, en intégrant la nature et la notion du temps qui passe. Le projet intègre également la volonté de la mise en œuvre de bois vert, issu de forêt de coupe d'Île-de-France, et que l'ensemble des acteurs serait invité à venir choisir en forêt. L'intention est de porter un vaste geste de soin envers tous les acteurs du projet ; des patients et équipe de soin, au matériau, en passant par le geste de mise en œuvre. Cela nécessite d'intégrer très en amont l'artisan, le scieur et le matériau. Il est donc soumis à l'approbation des services techniques qui n'ont pas l'habitude des processus de consultation des entreprises et de mises en œuvre non standard. Avec Guillaume, nous décidons que l'ensemble des éléments qui structurent le projet seront matérialisés par des assemblages visibles et soignés. Il nous semble que la structure doit être lisible et compréhensible au premier regard. Comprendre la manière dont est fait un espace permet aux gens de se l'approprier, et donc d'être plus accueillant.

La perfection recherchée dans les espaces lisses, qui cachent leurs structures, systèmes et réseaux est impénétrable au regard et au mouvement de l'imaginaire. La performance technique qui vise à défier les lois intuitives des principes constructifs, comme le porte-à-faux, peut avoir comme conséquence de mettre l'observateur à distance.

À Tenon, le projet se dessine donc comme une seconde peau intérieure en bois, qui accueille le patient par le travail d'un plafond protecteur et d'éléments d'assises comme creusées dans l'épaisseur des parois. C'est aussi une idée de seconde peau, cette fois extérieure, qui est imaginée pour l'amélioration des cabanon Emmaüs. Elle permettra de faire avec l'existant tout en améliorant le confort thermique d'été, les usages et l'esthétique pour un meilleur accueil des usagers de la déchetterie. Ces deux projets sont marqués par des trajectoires en reconstruction : une seconde peau intérieure à Tenon, extérieure à Emmaüs ; une interface accueillante et protectrice à la fois.

CONCLUSION

« L'artisan est capable de créativité au travers de ce que Richard Sennett appelle des "sauts intuitifs". Ces sauts de l'imagination, qui témoignent de la réflexion menée dans le cadre d'un travail technique, ne sont possibles que parce que l'artisan est doté d'une "conscience matérielle", c'est-à-dire d'une conscience de son aptitude à modifier les choses. L'intuition à l'origine de l'acte de création naît alors de la frustration : "Dans la technique du métier, le sentiment du possible s'enracine dans la frustration née des limites d'un outil ou provoquée par ses possibilités inexplorées". (p. 286)

(...). Le résultat du saut intuitif est la création au sens grec de *poiesis*, que celle-ci concerne une solution technique ou une innovation esthétique.

(...) L'auteur décrit en réalité un raisonnement de type inductif qui serait au fondement même de la création. Ce faisant, il démystifie le processus de création en l'arrachant à la référence au génie pour le rattacher à la forme pragmatique du raisonnement. Comme il l'écrit, "l'intuition se travaille" (p. 290) et elle trouve son origine dans la pratique routinière de l'activité technique. Pour cette raison, "l'animal *laborans* pourrait servir de guide à l'*Homo faber*".²³ »

²³*Ce que sait la main,*

A propos de Richard Sennett, *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat* (Albin Michel, 2010)
Anne Jourdain

J'ai intégré cette formation pour retrouver de la poésie.

Mais l'architecture n'est pas que rêverie. Comme l'arbre, la tête dans les nuages, ses racines sont bien ancrées et enracinées dans de sérieux principes de réalité.

C'est une pratique pragmatique et responsable face aux enjeux écologiques de la construction des lieux de vie. Face à la crise, une action collective s'impose, au sein de laquelle l'engagement des acteurs est essentiel. Entre poésie et théorie, on peut se poser la question du sens, et de la légitimité d'une démarche qui cherche à incarner ses désirs et intuitions.

Il se trouve que le choix de cette formation marque le démarrage, dans le cadre de ma pratique professionnelle, de deux projets traitant de sujets nouveaux pour lesquels je convoque une méthode transversale par la consultation de compétences complémentaires. C'est de manière intuitive que j'envisage la participation des usagers et utilisateurs comme des éléments fondamentaux de chacun de ces projets.

Par un rapide tour de l'étendue historique des enjeux collectifs et individuels liés à l'acte d'habiter, nous avons vu que la notion de l'habitat est complexe. Elle convoque à la fois l'immobilité (limites) et le mouvement (contemplation ou échange).

L'architecture sacrée est par essence accueillante. Sa pérennité réside dans l'œuvre à travers la synergie collective de l'acte constructif et de l'usage auquel l'édifice est destiné. À la Renaissance, la figure de l'architecte savant et artiste émerge au profit d'une individualité double, celle du créateur et de l'usage.

Avec l'apparition des traités, la théorisation dévalorise la transmission orale et le geste artisan. L'architecture moderne a abouti à une standardisation de la production, à un appauvrissement autant des ressources que de la qualité de vie. L'échange avec Raymond, compagnon menuisier, est révélateur du risque que fait courir le contexte réglementaire et théorique sur la transmission et la pérennité des savoir-faire et de la responsabilité de l'architecte en jeu pour leur sauvegarde.

Nous avons vu comment les expériences émancipatrices de Simone et Lucien Kroll, Patrick Bouchain et de leurs héritiers, réinjectent du collectif dans le projet. Par la convivialité et la participation permettant le recul sur notre formation, une voie vers l'intuition et le réenchantement ouvre les perspectives quant à la construction des espaces de vie. Leur méthode a en commun une pratique transversale intégrant au fur et à mesure, de manière organique, une multiplicité de compétences, d'acteurs et de contraintes au service du projet.

À travers ces pratiques et les deux projets menés dans le cadre de mon activité professionnelle nous avons vu comment la pratique transversale est outil d'une construction écoresponsable. En effet, par questionnement du système elle favorise l'évolution du contexte réglementaire (texte de loi relative au Permis de faire). Par l'expérimentation contextuelle (Feda Wardak), elle questionne la société et les volontés politiques (la Meme).

Lorsqu'elle traverse le temps, la transversalité devient transmission et anticipation : elle convoque l'histoire et les savoir-faire mais aussi l'avenir au travers de la réflexion sur les usages, les besoins, la réversibilité et la pérennité du bâti. La transversalité permet d'intégrer l'ensemble des acteurs impliqués dans la construction des lieux de vie garantissant la qualité de la commande (les collectifs, la maîtrise d'usage). Elle permet également une sensibilisation environnementale de masse. Par l'appropriation que la participation permet, elle contribue à la pérennité du lieu et au bonheur de ses habitants, devenu acteurs et non consommateurs de l'espace qu'ils habitent. En favorisant la durabilité sociale, économique et environnementale, la transversalité contribue à renforcer les liens sociaux et à promouvoir la convivialité au sein des communautés.

À l'origine de ce mémoire, je me demandais comment replacer l'homme au cœur du projet. Suite à l'étude des projets participatifs du couple Kroll, de Patrick Bouchain et de leurs héritiers, grâce à la méthode et aux divers échanges qui m'ont permis d'enrichir la réflexion, je me rends compte que la question n'est pas la bonne. En effet, la prise en compte de l'habitant par la participation est un outil au service d'une question plus vaste qui est la justesse de la réponse à la question que pose le projet. À Tenon, le cœur du projet n'est pas la personne mais bien l'accueil du patient. « Ce n'est pas l'humain qui est au cœur, c'est le projet ».

Bien que l'implication des différents acteurs dans une démarche transversale partage les responsabilités et compétences, elle ne déresponsabilise pas moins l'architecte, mais au contraire, elle le définit comme un moteur de l'écosystème d'un projet en mouvement, qui œuvre pour intégrer la complexité inhérente à la nature humaine.

La transversalité implique donc le pas de côté qui garantit une pratique humble au service d'une écoconstruction des lieux habités.

Table des matières

Introduction	p.2
I. HABITER	p.7
a- Habiter, accueillir l'être en mouvement	p.7
b- Habiter ensemble : l'architecture sacrée	p.8
c- L'architecture moderne et la collectivité	p.9
d- L'habitat, l'architecte et le traité	p.10
e- Le compagnonnage : un système traditionnel et collectif de transmission	p.11
II. TRANSVERSALITE : facteur humain de l'architecture écoresponsable	p.13
a- L'architecture participative de Simone et Lucien Kroll	p.13
b- Patrick Bouchain et la maîtrise d'usage	p.16
c- Les héritiers : Feda Wardak, les nouveaux commanditaires	p.18
d- La transversalité pour une juste place de l'architecte	p.20
III. PENSER L'ACCUEIL : la participation comme outil convivial	p.23
a- La rénovation d'une salle d'attente de l'hôpital de Tenon	p.23
b- Le réaménagement des cabanons Emmaüs dans les déchetteries dijonnaises	p.25
c- Tenon et Emmaüs : transversalité et participation comme outils à la construction de lieux d'accueil	p.27
Conclusion	p.32

BIBLIOGRAPHIE

Lectures :

La poétique de l'espace, Gaston Bachelard, 1957

La convivialité, Ivan Illich

Accueillir, Danielle Rapoport (2010)

Art et design : instauration artistique, entre hostilité et hospitalité des lieux de soins et habitabilité du monde.

Thèse de Carine Delanoë-Vieux, docteur en design, sous la direction de Pierre Litzler, professeur des universités, université de Strasbourg, 2022

LAUDATO SI Lettre encyclique du Saint père François sur la sauvegarde de la maison commune

Lucien Kroll, Bio, socio éco 1, L'harmattan, Paris, sans date

Patrick Bouchain « Construire c'est réunir », revue numérique Qui Plus Est

Presse :

Le Monde, Isabelle Regnier/ Article sur "Architecture : à la Biennale de Venise, la Suisse sublime le vide", 2018

Lorette Coen, « Patrick Bouchain, architecte forain », *Le Temps*, 3 février 2012

Entretien avec Patrick Bouchain « Pour faire avancer l'architecture, il faut de l'audace », propos recueillis par Michèle Leloup, *L'Express.fr*, publié le 13 juin 2005

Marie-Christine Vatov, « Patrick Bouchain », *traits urbains*, n° 100, décembre 2018 / janvier 2019, p. 26.

Radio, Podcasts :

Metamorphoser l'acte de construire

Une architecture habitée, 10 mars 2021, Pavillon de l'arsenal

A la recherche du bien commun, France Culture, 2018

Episode 1/4 : *Les communs contre la propriété privée*

Episode 2/4 : *La nature un commun singulier ?*

Episode 3/4 : *Le numérique, eldorado des communs ?*

Episode 4/4 : *Le travail en commun*

Episode 5/4 : *Les communs contre la propriété privée ?*

« Food intelligence », entretien avec Patrick Bouchain sur [France Culture](#)

Lafriche.org, entretien avec Patrick Bouchain

Film :

Permis de penser (7 novembre 2006), sur Arte

Une conversation avec Patrick Bouchain [archive], coll. « Le Champ urbain », un film de Vittorio E. Pisu

Une diagonale, conversation avec Patrick Bouchain, un film de Nicola Delon et Julien Choppin, 2017, Encore heureux / Météore films [archive]

ANNEXE

Cet échange a eu lieu avec le psychologue du service de radiothérapie, avant que je ne sois missionnée pour ce projet.

Échanges par mail avec Nizaar Lallmahamood, psychologue du plateau de radiothérapie de l'hôpital Tenon dans le cadre de la phase de programmation du projet.

17 juin 2022 : Nizaar Lallmahamood

« Bonjour Mathilde, bonjour tout le monde,

Je te remercie de toutes ces informations.

Je pensais que nous allions en discuter dans le « petit groupe » de travail avant d'en parler le 28.07.

Si tu le permets, je vais essayer de reformuler ce que j'avais émis comme réflexions lors de notre dernière rencontre.

Je pense le lieu d'accueil, d'attente comme un lieu de passage et non comme un lieu qui serait trop investi par les patients rendant encore plus difficile la séparation avec le service, avec l'hôpital.

Ce lieu, ou Topos, les accueille, les accompagne et fait la jonction entre un extérieur et un intérieur. Cette attente, essentielle dans le traitement et la prise en charge, ne doit pas s'installer. Si je peux résumer, cela doit rester un « entre-deux ».

Il me semble, en écoutant les patients, que deux moments sont traumatisants dans la prise en charge d'une maladie somatique grave, : l'annonce et la fin des traitements.

Ils sont nombreux à évoquer l'absence et l'abandon mais il me semble que ce sont des facteurs importants afin qu'un travail de deuil puisse se faire. Si de par le confort « physique » que nous leur offrons, le mobilier, les services annexes, etc, ils se sentent mieux que chez eux, cette séparation risque de ne pas se faire et sans le vouloir nous ne les autorisons pas à partir.

J'attirais votre attention sur l'état de vulnérabilité de nos patients car quand on est vulnérable on s'accroche à tout ce que l'on peut.

Mais notre désir de soignant ne doit pas prévaloir sur le désir du patient.

Je me demande si nous ne devons pas maintenir cette rupture avec le monde extérieur tout en introduisant la notion du temps qui passe. C'est important cette notion de « bulle », cette notion de rupture avec le monde extérieur. Du moins pendant le temps des traitements.

C'est pour cette raison que je vous ai proposé la formule d'une « salle d'attente en mouvement ».

Je parlais plus d'un mouvement psychique et permettant de donner une autre notion à l'attente.

Pas comme Vladimir et Estragon dans la pièce de Beckett.

L'idée d'introduire de l'art est excellente mais il ne faut pas oublier la fonction de ce lieu. Cela me fait penser à une phrase de Bourdieu sur les musées, je me permets de la partager avec vous : « Le musée est important pour ceux qui y vont dans la mesure où il leur permet de se distinguer de ceux qui n'y vont pas ». Nous devons veiller à ce que ce lieu ne génère pas d'autres formes de discriminations.

Je me permets de rajouter Ibrahim et Yoan qui sont dans le groupe de travail.

Au plaisir de vous lire.

Bonne après-midi
Nizaar »

20 juin 2022 : Mathilde Renaudin

« Bonjour Nizaar, bonjour à tous,

(Je ne pourrai pas me libérer demain 11h, si notre réunion ne peut être déplacée, Bernard me fera un petit CR)

Merci pour ta reformulation au sujet de ta proposition de "salle d'attente en mouvement". L'objet de mon mail était également une reformulation en vue du prochain échange de notre petit groupe.

Et je crois justement que l'objet de la programmation est une reformulation constante des idées et besoins en vue de garder le fil et l'essence du projet jusqu'au bout de sa réalisation.

Je partage volontiers l'idée du mouvement psychique et le paradoxe exprimé dans l'intitulé entre l'attente et le mouvement que je trouve très inspirant (pour Vladimir et Estragon, je ne connais pas! je file à la bibliothèque de ce pas :)).

Je suis également d'accord avec la bulle "physique", qui dure le temps du traitement et de la maladie.

Je rebondis et me permets de partager une impression ici, munie de ma casquette d'ancienne patiente:

Dans les moments où je n'étais pas hospitalisée pour recevoir la chimiothérapie, j'étais transportée et accompagnée par les ambulanciers, depuis chez moi, pour venir recevoir les soins de radiothérapie quotidiennement. Les RDV étaient souvent très tôt le matin, et malgré mon état de faiblesse, c'était un moment attendu, il me rassurait, on me prenait en charge et j'allais me faire soigner.

Une fois dans l'ambulance, j'étais comme dans une bulle, et puis à force, je les connaissais mes ambulanciers, la bulle-mobile est rassurante. Pendant ces trajets, j'étais spectatrice de la vie, dehors, qui continue, et j'étais fascinée par toute cette énergie déployée, ne serait-ce que par les gens qui marchent. Ça peut paraître basique, marcher dans la rue.

Pour ma part, je n'en étais plus capable et ma plus belle sensation pendant cette période très difficile, c'était ce paradoxe: mon immobilité, protégée dans l'ambulance, à contempler la vie dehors. Ces moments ont nourri mon envie d'y retourner, au plus vite.

Ensuite, une fois arrivée en salle d'attente, je choisissais une place qui me permettait d'observer le plus de mouvements possibles: les soignants qui s'affairent, Babeth qui fait ses allers-retours, les ambulanciers qui vont et qui viennent.

Rester en contact visuel avec le mouvement de la vie quotidienne, était une réelle source d'énergie psychique pour ma part, et je crois que ça m'a beaucoup aidé mon esprit à rester en "mouvement" et à supporter les traitements.

Evidemment, il ne s'agit là que de mon impression et chacun vit cela très différemment.

Au sujet de l'Art, et de son potentiel discriminatoire, je crois que suivant la manière dont il est proposé, s'il n'est pas élitiste, peut au contraire, participer à ce mouvement "psychique" dans la mesure il permet de conserver le lien du patient à la société. Je crois également que le "beau" doit être à la portée de tous et qu'il actionne l'esprit.

Il me semble que feuilleter un livre de photographie de paysage par exemple, découvrir de la musique, observer des tableaux, écouter une histoire ou même observer un arbre ou une

composition végétale, pourrait permettre ce mouvement "psychique" de l'imagination bien autrement que de rester brancher sur les réseaux sociaux, à faire défiler les stories TIC-TOC, instagram et autres ou encore à subir les images de la télé-réalité, qui éteignent l'esprit... Je précise qu'il ne s'agit en aucun cas de jugements, je sais à quel point le téléphone, les réseaux sont la facilité, ils sont conçus pour ça et je la subis moi-même :) Donc chacun fait comme il peut, mais rien ne nous empêche de proposer autre chose, une alternative, à condition de ne pas l'imposer bien sûr. Et je crois qu'il s'agit là de l'essence du projet de Florence.

Et d'ailleurs, je ne suis pas très convaincue de l'espace "travail", est-ce cohérent de travailler dans cet espace/situation?

Maintenant que l'intention est posée, et si tout le monde est d'accord avec cette intention de salle d'attente en mouvement.

Ce que je propose est de réfléchir ensemble à comment traduire cette belle intention dans l'espace? Et à cette étape, nous avons le droit et l'obligation de rêver! laissons les contraintes aux futurs techniciens.

Pour cela, peut être pourrions nous réfléchir à comment traduire/formuler l'idée de "l'attente en mouvement" pour ces différents thèmes (liste non exhaustive):

- Manière d'entrer // perception
- Perception de l'accueil
- Gestion des flux de circulation public/privés
- Les différents types d'attente
- Transitions entre l'attente vers les espaces de soin
- Matérialité(s) des différents espaces (matériaux/lumière/couleurs, etc.)

Ma proposition très "grossière" et schématique du patio, n'est qu'un raccourci vers une réponse possible aux différentes problématiques soulevées jusqu'ici par l'analyse du diagnostic et des antécédents du lieu. Le patio comme objet de contemplation, peut être vu comme une extension/évocation de l'aquarium actuel. Pour aller plus loin sur cette idée, ne devrait-on pas considérer le souhait majoritaire de conserver l'aquarium comme le souhait de conserver un élément de contemplation et pas forcément l'aquarium en tant que tel? Je trouve que le résultat de ce sondage extrêmement intéressant n'est pas forcément à appliquer au pied de la lettre. Il doit être soumis à notre propre interprétation et doit répondre à notre intention de projet. Est-ce qu'observer des poissons qui tournent en rond, retirés de leur cycle et environnement naturel répond à notre intention?

J'ai posé ça là, avec ma casquette de conceptrice, pour partager mon expérience du projet, simplement pour base de discussion entre nous et pour montrer que l'étape du diagnostic est importante. La réponse au projet est toujours présente dans le lieu, c'est en l'observant avec attention qu'il nous guide vers le projet le plus cohérent. Je trouve aussi que chacun devrait avoir la place de s'exprimer plus car le projet doit être en cohérence avec tous les usagers.

C'est pourquoi je proposais également dans mon dernier mail que chacun indique le tracé de ses différents déplacements sur le plateau (sur le plan vierge en PJ), cela nous fournirait un outil d'analyse supplémentaire, qui nous donnerait un nouvel indice vers une proposition cohérente de projet.

Je m'excuse pour ces longs mails, et cette pensée un peu décousue à l'image de ma place et mon rôle au sein de l'équipe que j'ai du mal à définir..., mais je suis ravie d'être là!

Bien à vous tous,
Au plaisir de vous lire,

Mathilde »

24 juin 2022 : Nizaar

« Bonjour Mathilde,

J'espère que tu vas bien.

Je me permets de te répondre brièvement même si je pense que ces thématiques sont extrêmement intéressantes et que nous pourrions en débattre pendant des heures.

Ce que tu racontes de ton expérience est très riche mais est-ce que cela peut être généralisé ? Je pense et je défends la subjectivité du patient ou de l'individu. Un des rôles de l'institution est de permettre que ces expériences soient contées. Il faut un lieu pour les déposer.

Concernant l'art, le débat peut-être très long est passionnant.

Cette notion de beau relève d'une interprétation et nous avons vu comment le conservatisme et ce qui était beau à une époque ont été bousculés par pas mal d'artistes. L'approche de l'art est de facto élitiste et nombreux sont les chercheurs à avoir montré comment cet élitisme se fait ne serait-ce que dans l'accueil du public. Deux exemples, la philharmonie de Paris et le Centre Pompidou.

Je partage ton avis sur ces nouveaux réseaux mais si c'est le choix des gens comment faire le contraire ?

Nous ne pouvons pas hiérarchiser la culture, les Marseillais à je ne sais où et la lecture de Proust sont des éléments de la culture. Le bourgeois du 16^{ème} est-il plus cultivé que l'agriculteur qui vit à Babylone ?

Je pourrai partager avec toi quelques auteurs si cela t'intéresse.

Tu parlais de ta place, je pense qu'elle est bien là et que c'est important d'avoir ces débats et cette contradiction.

Au plaisir de te lire,
Nizaar »

27 juin 2022 : Mathilde

« Bonjour Nizaar,

merci pour ton retour et pour cet échange, je réponds dans le corps de ton mail:

Ce que tu racontes de ton expérience est très riche mais est-ce que cela peut être généralisé ? Je pense et je défends la subjectivité du patient ou de l'individu. Un des rôles de l'institution est de permettre que ces expériences soient contées. Il faut un lieu pour les déposer.

oui pour récolter les récits d'expériences!

A la suite de mon propre récit, j'indique en effet qu'il ne "s'agit là que de mon impression et chacun vit cela très différemment".

Mon rôle d'usager-expert est avant tout celui-ci dans l'équipe: de conter mon expérience d'ancienne patiente, je ne peux évidemment pas parler au nom de tous, je pense que c'est toi qui détient cette expertise.

Et si j'ai partagé ce passage précis de mon expérience, c'est parce qu'elle illustre vraiment bien ta proposition de l'attente en mouvement: tu remarqueras que ce que raconte mon histoire c'est que dans tous mes moments d'attente, et d'immobilité, le trajet/l'arrivée/l'attente, je n'ai jamais été inactive, mais j'ai observé, j'ai choisi, j'ai pensé, etc... Je n'ai jamais été passive, C'est ce que je trouve très beau dans ton idée: l'attente en mouvement revient à supprimer l'attente passive et laisser la place au mouvement psychique: la force de vie!

Concernant l'art, le débat peut-être très long est passionnant.

Cette notion de beau relève d'une interprétation et nous avons vu comment le conservatisme et ce qui était beau à une époque ont été bousculé par pas mal d'artistes. L'approche de l'art est de facto élitiste et nombreux sont les chercheurs à avoir montrer comment cet élitisme se fait ne serait-ce que dans l'accueil du public. Deux exemples, la philharmonie de Paris et le Centre Pompidou.

Je reste sur ma position au sujet de l'art et partage l'intention de Florence, je suis convaincue que l'Art a sa place ici.

Et il me semble que lorsque tu cites Bourdieu, en contextualisant cette citation, tu déformes son propos qui est que l'Art doit justement sortir des musées et prendre place de toutes part afin de gommer son effet discriminatoire: n'est-ce pas ce que nous proposons!

Ce qui est encore plus inspirant c'est qu'en l'amenant ici à l'hôpital cela permet de gommer l'effet "mise au banc" des malades, cela nous reconnecte à la société! personnellement je trouve ça super.

Lorsque tu évoques la philharmonie de Paris et le Centre Pompidou, il s'agit là justement de lieux dédiés à l'art, ce qui n'est pas notre cas, nous nous le faisons sortir de ces lieux, c'est tout le propos.

Je partage ton avis sur ces nouveaux réseaux mais si c'est le choix des gens comment faire le contraire ?

Nous ne pouvons pas hiérarchiser la culture, les Marseillais à je ne sais où et la lecture de Proust sont des éléments de la culture. Le bourgeois du 16^{ème} est-il plus cultivé que l'agriculteur qui vit à Babylone ?

Dans le fond, on sait très bien qu'en ce qui concerne les "réseaux", la télé-réalité, il n'est absolument pas question de "choix", au contraire, ces médias sont faits pour être le plus addictif possible en touchant à des endroits sensibles de notre humanité, le voyeurisme etc, On sait aussi que ces réseaux peuvent nuire à l'image de soi, image de soi qui est déjà particulièrement touchée pendant la maladie.

Et pour moi, c'est accepter ça, se résoudre à cette volonté d'asservissement, prendre les gens pour des cons, en aucun cas de faire du bien aux patients et améliorer le cadre de travail en apportant l'Art au sous-sol de l'hôpital Tenon.

Avoir le Choix, n'est-il pas un des mouvements psychiques que tu évoques avec l'idée de la salle d'attente en mouvement?

Pour aller plus loin dans ce que je trouve très beau dans ton idée d'attente en mouvement, c'est ce pouvoir qui est rendu à chacun d'être partie prenante de son propre processus de guérison.

Cette proposition qui est faite au patient de quitter un système passif (cf. le philosophe Ivan ILLICH), voir même d'assistanat" qui accentue la vulnérabilité, qui elle-même rend difficile la sortie de soin.

Je pourrai partager avec toi quelques auteurs si cela t'intéresse.
Oui avec plaisir!

Tu parlais de ta place, je pense qu'elle est bien là et que c'est important d'avoir ces débats et cette contradiction.

Merci, je crois que l'idée de ce groupe est très bonne, mais que la programmation est un métier, et qu'il manque ici le professionnel, ici, qui guide, oriente, distribue la parole dans le cadre cette concertation pour qu'elle soit réellement productive et en lien avec la suite du projet.

à très vite et merci pour cet échange, c'est vivifiant :)

Mathilde »